

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> au 16 de chaque mois)  
 France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.  
 Étranger: Un An: 50 fr. - 6 Mois: 26 fr. - 3 Mois: 15 fr.  
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléments



PROTECTOR MUNICIPAL  
 L. M. B. correspondance.  
 188, avenue des Champs-Élysées.  
 Téléph. : WAGRAM 57-41, 57.  
 Adresse télégraphique : EXCEL-1

## LE GÉNÉRAL CADORNA VISITE UN HOPITAL MILITAIRE



LE G<sup>ral</sup> CADORNA (1) À SON ARRIVÉE



LE G<sup>ral</sup> CADORNA (1) ET LE LT DELAROCHE-VERNET (DÉPUTÉ) (2)



LE G<sup>ral</sup> CADORNA (1) ET LA DUCHESSE DE CAMASTRA (2) SUR LA TERRASSE DE L'HÔPITAL

Le général Cadorna, chef de l'état-major de l'armée italienne, accompagné du colonel de Bragance, du capitaine Giriodi et des lieutenants de Mun et Delaroche-Vernet, a visité hier après-midi, à 2 h. 1/2, l'hôpital militaire Villa Molière, boulevard de Montmorency. Il a été reçu par M.M. le médecin-inspecteur Sieur, directeur du service de santé, le capitaine Gouspy, représentant le président de la République, la duchesse de Camastra, née Ney d'Elchingen, la direction et le personnel médical de l'hôpital.



## La méprise de Paganel

Nous devons bien des excuses à Jules Verne. Au sortir de l'enfance, nous l'avions dédaigné parce que ses récits nous semblaient trop invraisemblables. Les surprises de la guerre actuelle nous ont rendus moins exigeants sur la vraisemblance. J'avoue, pour ma part, que je m'accommodais mal de l'histoire de Paganel — de Paganel le distrait, qui apprend le portugais en place de l'espagnol et s'aperçoit de son erreur en voulant se faire entendre d'un Patagon. « En vérité, disais-je, une telle fable passe ma puérile crédulité. Nul n'ignore que la Patagonie fut colonisée par les Espagnols, non par les Portugais, et qu'il y faut parler la langue de Cervantes, non point celle de Camoëns. » Je me refusais donc à prendre au sérieux la méprise de Paganel.

J'avais tort. L'aventure était vraisemblable, puisqu'elle s'est produite. Paganel n'était qu'un devancier. Jules Verne n'était qu'un prophète. Au début de 1915, quand s'improvisa la propagande française à l'usage des deux hémisphères, Rio-de-Janeiro, Sao-Paulo et tout le Brésil furent inondés de brochures fort bien rédigées, admirablement imprimées, dont le seul tort était d'être écrites en espagnol et d'être, par suite, inintelligibles à la plupart des Brésiliens. Il y eut un peu de stupeur parmi nos amis, quelques ricanements parmi les complaisants de l'Allemagne. Puis les Brésiliens oublièrent l'incident. Ils l'ont si bien oublié qu'ils viennent à nous maintenant, à l'instar de leurs frères portugais.

J'aurais mauvaise grâce à rappeler cette singulière méprise renouvelée de Jules Verne, si elle n'était point significative et symptomatique; si, par ailleurs, nous n'avions fait preuve du même mépris des contingences géographiques et psychologiques. Certes, il est fâcheux de confondre — même provisoirement — le Brésil avec la République Argentine, sa traditionnelle rivale; mais il est plus grave encore d'adresser les mêmes adjurations, dans la même forme, avec les mêmes arguments, à tous les peuples du monde, quelles que soient leurs aspirations, en dépit de la diversité des sentiments religieux ou de la contrariété des intérêts matériels.

Or, c'est bien ainsi que nous avons commencé notre apostolat. Les livres de Joseph Bédier et d'Hubert Bourgin, entre autres, ont été traduits dans toutes les langues et répandus distraitement parmi les neutres. Aux neutres protestants comme aux catholiques du Chili et du Paraguay, on a parlé de la cathédrale de Reims, de la barbarie et du sacrilège allemands, des prisons du cardinal Mercier. On a parlé de droit violé à des commerçants qui n'avaient eue que d'affaires. On a essayé d'attendrir les Bulgares de la même façon que l'on employait, à juste titre, pour émouvoir la sensibilité des évangélistes américains.

Sans doute, il faut reconnaître que ces maladresses furent commises par des hommes volontiers individuelles, en dehors de toute responsabilité gouvernementale ou administrative. Avant d'avoir accaparé la propagande, les hauts fonctionnaires du Quai d'Orsay se plaisaient à l'ignorer; elle était une institution tolérée, subventionnée, mais toujours parasitaire. Si elle s'est développée après une période d'hésitation et de tâtonnements, si d'utiles publications ont été entreprises comme celle du catholique luxembourgeois Priim et celle du carliste espagnol Francisco Melgar, si peu à peu nous avons établi des contacts directs et précis avec tous les groupements étrangers susceptibles de servir notre cause, il serait excessif d'en reporter le mérite au syndicat de futurs ambassadeurs qui, sous des chefs variés, gère le détail de notre politique étrangère.

Au Quai d'Orsay, les plus actifs collaborateurs du ministre se sont employés à distribuer des missions comme ils eussent, en d'autres temps, distribué des sourires. Il aurait été naturel de rechercher pour chaque pays le spécialiste qualifié dont la venue, dont la parole pouvaient et devaient inspirer confiance. Nous ne manquons pas en France de savants modestes qui ont acquis au loin une notoriété de bon aloi; mais, ceux-là, précisément parce qu'ils sont des savants et des modestes, sont inconnus dans les antichambres de la faveur. Ils ne furent point délégués à l'étranger parce qu'ils ne demandèrent pas à être délégués, la première condition pour obtenir une mission étant de la demander. En revanche, il advint que d'adroits solliciteurs, camarades, camarades de camarades, gens du boulevard que le chômage des « répétitions générales » avait laissés en disponibilité, obtinrent le droit de représenter la France sous des cieux qu'ils découvrirent du même coup. Jadis, il était d'usage d'attribuer aux artistes qui avaient paru aux galas de la République des bons de Sèvres en guise de récompenses: si j'étais irrévérencieux, je dirais que le bon de propagande a une tendance

remplacer le bon de Sèvres. L'application de ce système offre des inconvénients certains. Supposez qu'il aboutisse, par hasard, à mandater une jolie femme à Chicago et un pacifiste en Roumanie! Il y aura évidemment mal-donne. Imaginez pis et que les choix de personnes soient critiquables; on sera alors tenté de s'écrier: « Ceci n'est pas de la propagande, mais de l'exportation. »

Monzie.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

*Vous savez, la brave servante dont je vous citais le mot l'autre jour: « Ça n'est pourtant pas la guerre qui empêche les poules de pondre et les vaches de donner du lait! » Eh bien! il paraît qu'elle avait tort, et moi aussi, par conséquent.*

*La guerre empêche les poules de pondre et les vaches de donner du lait. Parfaitement! Et c'est ce que viennent de me démontrer, de la façon la plus claire, deux agriculteurs et éleveurs distingués, lecteurs d'Excelsior, le docteur Horné et le comte de La Rochemacé.*

*Une poule à l'état de nature pond de 25 à 30 œufs par an. Par la sélection, mais aussi par une nourriture appropriée, les éleveurs ont fait monter ce chiffre à 150 et même 200 œufs. Supprimez ou réduisez cette nourriture, surtout l'avoine, et la ponte diminuera fatalement. Or, l'avoine, réquisitionnée, est devenue plus chère: on l'a remplacée par des produits alimentaires de valeur médiocre, et le résultat ne s'est pas fait attendre. Ajoutez à cela la suppression momentanée de l'apport des départements envahis, de l'importation de Belgique, de Russie, de Serbie, etc.*

*Quant aux vaches, elles furent et continuent d'être réquisitionnées aussi en grand nombre pour l'alimentation de l'armée, ce qui, entre parenthèses, est regrettable. De plus, les fourrages et les pailles, nécessaires à l'élevage, sont versés en quantité aux approvisionnements militaires. Enfin, une quantité non négligeable de lait, utilisée dans les ambulances, est soustraite au commerce de détail, et il ne faut pas oublier non plus l'augmentation considérable du prix de la main-d'œuvre dans les campagnes.*

*Le comte de La Rochemacé conclut, assez malignement, que la « bobonne » en question ne doit pas être de la campagne, ou que, si elle en est, elle appartient à la nouvelle catégorie de jeunes demoiselles qui ne voudraient, pour rien au monde, soigner les poules ou traire les vaches. Il la calomnie peut-être... En tout cas, ses arguments, ainsi que ceux de son confrère en agriculture, sont puissants, et j'ai cru devoir les exposer avec probité.*

Pierre Mille.

Récemment, vers huit heures du soir, le concierge du ministère de la Marine entendit que l'on menait grand bruit dans une des parties de l'hôtel.

C'étaient des clameurs, des appels, des heurts sourds. On chercha d'où pouvait provenir ce tapage inusité et bientôt on put se rendre compte qu'il avait sa source au troisième étage. A n'en point douter, quelqu'un était enfermé dans l'un des bureaux — et souhailait vivement en sortir.

— Les clefs? Où sont les clefs?

Naturellement, on ne trouva pas immédiatement les clefs — parce que l'on s'affolait un peu.

Enfin, on les découvrit: la porte fut ouverte et l'on vit sortir un sénateur — furieux et profondément perturbé.

Il y avait une bonne demi-heure que l'honorable père conscrit criait, secouait les portes... commençant à songer à Latude et à Silvio Pellico!

Voici ce qui s'était passé:

Il y a une commission sénatoriale de la marine qui se réunit au ministère, dans un des bureaux du troisième étage.

Quand nous disons « se réunit », nous employons un terme déféctueux, car il n'y a généralement qu'un seul membre de la commission à la fois.

Tantôt c'est l'un, tantôt c'est l'autre — le plus souvent, c'est M. Chéron. Mais, ce jour-là, ce n'était point l'honorable sénateur du Calvados.

A sept heures du soir, le ministère s'était vidé de ses locataires ordinaires, les portes avaient été fermées, et quand le sénateur, ses travaux terminés, avait voulu regagner ses foyers, il s'était trouvé en présence de difficultés imprévues. D'où son émotion, d'où ses appels.

Selon toutes probabilités, désormais, les séances de la commission seront favorisées de la présence de deux membres au moins. A deux, on fait plus de bruit, si besoin est... plus de besogne aussi, sans doute!

\*\*\*

Avant-hier, le Foyer du Soldat du seizième arrondissement, sous les auspices de la Croix-Rouge, présidée avec un si délicat dévouement par M. ne Vatel-Dehaynin, a offert aux soldats des hôpitaux de Paris une matinée, précédée d'une très jolie causerie de M. Maurice Donnay, de l'Académie française, président d'honneur du Foyer. Mme Jeanne Granier, qui fait elle-même partie de l'œuvre, a bien voulu prêter son précieux concours, ainsi que Mlles Berthe Bovy, de la Comédie-Française; Edmée Favart, de l'Opéra-Comique; Marcelle Praince, des Variétés; Mlles Charles, Bug et Bos, de l'Opéra; Mlle Andrée Charvet et M. Cardi. Ces excellents artistes, sur lesquels on peut toujours compter lorsqu'il s'agit de faire plaisir à nos soldats, se sont surpassés.

M. Fursy, dans ses chansons, et M. Miguel Zamacois, venu lui-même dire sa belle poésie *Aux soldats de France*, ont été acclamés.

\*\*\*

Quand on interrogea Itska Garfunkel sur l'origine de sa fortune — la perquisition faite dans le luxueux appartement que l'ancien repris de justice occupait boulevard de Sébastopol amena la découverte d'une somme importante, de titres et de bijoux — il répondit: « C'est un de mes parents, fort riche, qui m'a fait un legs important. »

Quel peut bien être ce mystérieux parent derrière lequel s'abrite si aisément le pseudo-docteur Georges? Nos recherches nous ont permis de découvrir qu'il existait, vers la fin du second Empire, un Garfunkel, au passé pour le moins aussi étrange que celui qui comparait devant le troisième conseil de guerre.

Voici ce que rapporte, à ce sujet, une curieuse chronique de l'époque:

« Les juifs moins lettrés sont plus riches. Voyez plutôt Garfunkel et sa femme, qui trônent presque toujours à l'Opéra et aux Italiens, dans une première de face, et qui, tous deux, portent de gros diamants à m'en dégouter tout à fait. Faut-il que l'on soit indulgent pour échanger avec eux des poignées de main, voire même des saluts! Les millions de Garfunkel étant d'origine russe, il ne peut plus remettre les pieds en Russie, où son absence fait vivement regretter que les condamnations prononcées en police correctionnelle n'entraînent pas le droit d'extradition. A Paris, tout le monde est chez soi. Y demande-t-on jamais à l'opulence d'où elle vient, si l'on sait où elle va? »

Le « neveu » est bien digne de l'ancêtre

\*\*\*

Les Germano-Américains ont organisé, à New-York, une sorte de foire, au bénéfice de la Croix-Rouge des empires du Centre. L'idée est louable. Mais dans leur plus naturelle action, il faut toujours que les Allemands mettent un grain de « muflerie ».

Et ayant installé, sur ce champ de foire, un tir à la carabine, les Roches d'Amérique ont habillé les poupées en soldats anglais, français, russes, italiens, etc., etc. Le soldat russe, entre autres, est représenté se traînant sur des béquilles; le jeu consiste à l'empêcher de se relever. C'est délicat, n'est-ce pas?

Les Américains, malheureusement, ont mal pris la chose. Une clameur générale s'est élevée pour protester contre une telle indécence. Et un journal a demandé spirituellement que les poupées représentassent plutôt des ambulanciers, des infirmières anglaises et des bourgeois belges.

Résultat: la foire ne fait pas le sou.

\*\*\*

Les Autrichiens ne sont pas rassurés sur les intentions de la Roumanie. Leurs appréhensions touchant la participation de cet Etat à la guerre faite aux deux empires du Centre se traduisent par plus d'un signe. Retenons celui-ci encore: lorsque, provenant de Suisse, les sujets roumains se présentent à la frontière autrichienne, on les laisse passer sans trop de difficultés, mais un peu plus loin, à Feldkirch, on les arrête sous le moindre prétexte, surtout s'ils sont d'âge à porter les armes. On explore leurs bagages, on confisque tout ce qui paraît suspect, et les voyageurs eux-mêmes sont retenus le plus longtemps possible.

Ces petites vexations ne prouvent pas une extrême sérénité d'âme chez les argousins de François-Joseph.

Le Veilleur.



## Journal d'un neutre

Je me suis toujours félicité d'être Suisse, mais je connais mieux mon bonheur, depuis que la *Tubantia* et le *Sussex* ont été torpillés.

Mon professeur de philosophie à Heidelberg — aucun scrupule de neutralité ne saurait me faire oublier ce vieil Heidelberg — mon professeur donc, docteur Eitel Schnaps (Excellence!) disait :

— Ainsi que toutes autres affections, est l'amour de la patrie ensemble causé et non causé.

Voilà une juste observation! Voilà une pensée profonde! Et néanmoins elle est claire; car, n'en déplaise aux légers Français, il n'est pas d'incompatibilité entre clair et profond. Limpide est la formule de Son Excellence le docteur Eitel Schnaps! Elle (Son Excellence) entendait par ces mots lumineux que nous aimons d'abord notre patrie sans raison, ou pour la raison qu'elle est notre patrie (comme dit beaucoup moins philosophiquement leur Montaigne, *parce que c'est lui, parce que c'est moi*), et cette raison, qui n'en est pas une, suffirait à la rigueur; mais en outre, nous aimons ordinairement le pays pour telle ou telle raison accessoire.

Exemple : les Français disent aimer la France en tant que Français, parce qu'elle est la France, et, de plus, parce qu'elle est la terre classique de la liberté, comme ils prétendent. La Suisse le fut plus tôt, mais je ne veux pas les chicaner là-dessus, et puisque le hasard de l'écrirure a ramené sous ma plume le nom de mon cher pays, je vais déclarer subitement ma raison accessoire de le chérir (contre la principale, qui est que j'y ai vu le jour).

Cette cause de surcroît est la situation géographique de l'Helvétie. Favorisée de la nature, elle n'a aucun débouché sur l'élément perfide! Elle n'est pas une puissance maritime! Je doute que l'on me puisse contester cela sérieusement. Il me souvient d'une pièce de théâtre, datant du second Empire, où se voyait un soi-disant amiral suisse. Révélé ou plaisanterie grossière? Il ne m'appartient pas de décider; mais ce n'est pas de quoi rire, et j'ai toujours pensé que la réputation spirituelle du Français vient de notre seule promptitude à pouffer chaque fois qu'il lâche un bon mot. Tenons notre gravité, il ne passera plus pour drôle.

Maintenant, j'espère, on devine pourquoi le torpillage du *Sussex* et de la *Tubantia* m'a rendu plus sensible la position, si je puis dire, super-continentale de l'Helvétie.

Nous ne sommes pas les seuls neutres. Il y a les Scandinaves et les Espagnols, et les Américains et les Hollandais. Mais toutes ces puissances sont maritimes, et quelques-unes même coloniales.

Il en résulte :

1<sup>o</sup> Quelles peuvent être lésées par la guerre sous-marine. *hodie mihi, cras tibi*, au lieu que je défie respectueusement l'amiral von Tirpitz ou son successeur de jamais couler un bateau suisse, soit dit sans offenser MM. Meiliac, Halévy et Offenbach;

2<sup>o</sup> Il en résulte que tous ces neutres sont obligés de faire des protestations platoniques, chaque fois qu'un vaisseau est envoyé par le fond, et je n'appelle pas cela une réelle neutralité. Le président des Etats-Unis doit rédiger des notes. Le gouvernement hollandais, ne sachant mieux faire, équipe un hôpital flottant pour recueillir, le cas échéant, les malheureux naufragés. Si nous autres, Suisses, imitions en cet la reine Wilhelmine ou le président Woodrow Wilson, le monde entier nous dirait :

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde!

Nous n'avons même pas le souci de nous laver les mains!

Personnellement, je souhaiterais que la marine, ou plutôt la sous-marine allemande resplât sur ses lauriers quinze jours, trois semaines; du moins qu'elle épargnât les paquebots qui font le service quotidien entre l'Angleterre et la France. Je dois aller à Londres ce mois-ci, pour mes affaires. Je ne vois pas comment je m'y pourrais rendre, sinon par le moyen d'un bateau français ou anglais. D'ailleurs, ils coulent aussi bien les bateaux neutres. Et il est scandaleux, quand on y pense, il est odieux que moi, Schnaps (Julius), paisible représentant de commerce, je ne puisse pas faire mes affaires sans risquer ma vie.

P. C. C.  
Abel Hermant.

## La flotte allemande s'apprête pour une offensive dans la Baltique

LONDRES. — D'après un télégramme de Pétersbourg au *Times* en date du 30 mars, la flotte allemande jouerait un rôle important dans l'offensive prochaine en Russie; elle se rassemble en ce moment à Libau, avec l'intention évidente de renouveler sa tentative de forçement de l'entrée du golfe de Riga pendant que l'armée allemande opérerait sur terre dans le secteur de Riga.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

# LA BATAILLE DE VERDUN

## L'évacuation de Malancourt

Simple rectification de notre front, qui coûte à l'ennemi des pertes terribles.

Les deux saillants que formaient en sens contraire nos lignes et celles de l'ennemi sur la rive gauche de la Meuse ont été atteints dans une proportion à peu près égale par les récentes offensives des deux partis. Mais la valeur du terrain gagné est bien différente.

Si les Allemands avaient pu déboucher du bois de Malancourt, ils trouvaient devant eux



une dépression qui les menait, à trois kilomètres et demi de distance, au village d'Esnes, d'où ils prenaient à revers nos positions de la cote 304, et celles du Mort-Homme, qu'ils viennent d'attaquer de front dans la journée d'hier, sans obtenir aucun succès. Il importait de prévenir ce mouvement tournant. Nous avons pleinement atteint le but en leur reprenant la corne sud-est du bois, qui se nomme le bois d'Avocourt.

Le village de Malancourt est, au contraire,

au bas d'une pente douce qui s'élève jusqu'à la cote 304; la distance est d'un peu plus de deux kilomètres, la différence de niveau de quatre-vingts mètres. Le village de Béhincourt est dans une situation analogue par rapport au Mort-Homme.

Il est clair que la possession de l'un ou l'autre de ces deux villages ne procure à l'ennemi aucun avantage pour l'attaque des deux positions dominantes. C'est pourquoi la question de l'évacuation spontanée de Malancourt avait été posée. On décida de s'y tenir jusqu'à l'attaque prévue, et de ne s'en retirer qu'en infligeant le plus de pertes qu'il serait possible à l'agresseur.

Une première attaque, dans la journée de mercredi, n'avait réussi qu'à enlever un ouvrage au nord de Malancourt et deux maisons du village. L'offensive a été reprise jeudi soir, dans trois directions convergentes : au nord-ouest, le long de la route de Montfaucon; à l'ouest, par le bois de Malancourt; à l'est, par les collines de Quisy. Malgré cela le bataillon français qui défendait cette position avancée ne s'est replié qu'après une défense acharnée qui a duré toute la nuit et a coûté fort cher à l'ennemi.

Devant de tels résultats on conçoit qu'un critique militaire d'outre-Rhin, le lieutenant Schubart, déclare froidement que Verdun serait pris sinon cette année, du moins l'année prochaine ou la suivante. Ce calcul est d'une exactitude mathématique, mais à condition de faire abstraction des armées de l'Entente, dont l'intervention pourrait bien d'ici là changer le cours des événements.

Jean Villars.

### LEUR DERNIER CRIME

## Ils coulent un navire-hôpital

Le navire-hôpital Portugal, qui appartenait aux Messageries Maritimes et fut mis à la disposition du gouvernement russe, a été coulé par un torpilleur ou un sous-marin allemand. Il y avait à bord un grand nombre de blessés.

Le Portugal portait très ostensiblement les marques de la Croix-Rouge.

Après avoir noyé les innocents passagers du *Sussex*, les marins allemands, au mépris de toutes les conventions et des droits de l'humanité, tuent les malades et les blessés.

## Le nouveau ministre de la Guerre de Russie



LE GÉNÉRAL CHOUVAÏEFF

Le nouveau ministre de la Guerre de Russie, général Chouvaïeff, est âgé de soixante-deux ans. Il avait été nommé récemment intendant général près le quartier général, après avoir été chef des services de l'intendance. Avant d'être appelé à ces fonctions administratives, qu'il occupait depuis plusieurs années, le successeur du général Polivanof avait passé par tous les postes du commandement; il avait été, en dernier lieu, commandant du 2<sup>e</sup> corps au Caucase. On lui prête l'intention de travailler en confiante collaboration avec la Douma.

## La réorganisation de l'Europe

PAR

Herr RITTER, de Berlin

Un écrivain berlinois, le docteur A. Ritter, vient de publier un ouvrage intitulé : « La réorganisation de l'Europe ».

Il déclare dans ce livre savant que l'Allemagne est l'instrument de la volonté divine et qu'elle a la mission de tracer aux pays d'Europe et du monde de nouvelles frontières.

Herr Ritter s'est mis à la besogne : il laisse Libau à la Russie. La frontière de la Prusse commencera au sud de Libau, se dirigera vers l'est, s'infléchira près de Kowno et suivra le Niémen jusqu'à Grodno, où elle rencontrera le nouveau royaume de Pologne. Au sud, la frontière ira jusqu'à la Bessarabie.

A l'ouest, l'empire d'Allemagne prendra le nord de la France jusqu'à l'embouchure de la Somme, suivant la ligne Bapaume, Verdun, Saint-Mihiel, Pont-à-Mousson.

La Belgique sera naturellement incorporée à l'Allemagne.

Au sud-ouest, il sera indispensable d'occuper la basse Vénétie et les Marches du Frioul et de Trévis, jusqu'au lac de Garde.

Herr Ritter, qui, évidemment, est un sage, déclare qu'il faut renoncer à de plus larges annexions; mais il conviendra de remettre en ordre les Balkans. A cet effet, la Grèce devra céder Salonique, le sud de la Macédoine, la Chalcidique et Thasos.

Eh! qu'en pense le beau-frère du kaiser?

La Turquie d'Asie, le Caucase, la Perse occidentale recevront des colons allemands. La Perse sera d'ailleurs partagée entre la Russie et la Turquie.

En Afrique, la Turquie recevra l'Egypte, l'Allemagne le Soudan, l'Afrique orientale, l'Afrique centrale, le Congo, jusqu'à l'Afrique allemande occidentale.

Le docteur Ritter ajoute : « Il va de soi que, pour atteindre ce but, il faudra continuer la guerre mondiale pendant une dizaine d'années. »

## DES AVIONS BOMBARDENT une ville suisse

### L'enquête révélera leur nationalité

BERNE. — Un communiqué officiel annonce qu'à ce matin deux aéroplanes étrangers dont la nationalité n'est pas encore établie ont survolé Porrentruy et ont jeté sur la ville cinq bombes qui ont causé peu de dommages. Une enquête est ouverte.



## Le combat dans la tempête

Comment la *Cleopatra*  
coula un destroyer allemand

LONDRES. — Le *Sootsman* publie une description du raid opéré sur les côtes allemandes et sur la rencontre qui suivit entre contre-torpilleurs.

L'escadrille partit dans la tempête et la lutte se déroula au milieu des éléments déchaînés. La mer démontée séparant les navires et des tourbillons de neige empêchant les signaux optiques, pendant la chasse des destroyers allemands, la lutte devint une question individuelle dans laquelle il s'agissait d'apercevoir l'adversaire le premier et de l'écraser.

Tous les canons tonnaient, faisant de bonne besogne, chaque fois que la silhouette d'un navire allemand apparaissait dans la brume.

Il convient de signaler l'audace des marins anglais, allant, au milieu du combat, secourir leurs camarades, après la perte du *Medusa*, ainsi que les survivants des deux chalutiers armés allemands qui avaient été coulés.

Les Allemands subirent de lourdes pertes; deux destroyers prirent feu et disparurent au milieu de la tempête, dans la direction de l'est.

A la fin de la journée, le *Cleopatra*, au milieu d'un tourbillon de neige, arriva droit sur un destroyer ennemi, et, reconnaissant un adversaire, fonda sur lui ouvrant un feu d'enfer.

L'ennemi essaya à peine de répondre : avant qu'il eût pu lancer sa torpille, le *Cleopatra*, arrivant sur lui, l'éperonna. L'ennemi se dégagea péniblement; on vit la mer s'engouffrer à flots dans sa coque crevée.

A ce moment, la neige le déroba aux regards; le *Cleopatra* se lança à sa recherche, mais la nuit tomba, et l'on n'aperçut plus que la mer où surnageaient des épaves au milieu d'une nappe d'huile.

## L'Allemagne demande compte au Brésil de sa sympathie pour le Portugal

Nous publions sous réserve un télégramme de Rio-de-Janeiro, qui nous est communiqué par l'*Agencia Americana*, aux termes duquel le gouvernement allemand a demandé à M. Oscar de Teffé, ministre du Brésil à Berlin, des explications au sujet des manifestations qui ont eu lieu au Brésil en faveur du Portugal.

Le Brésil ne manque pas de bons arguments pour répondre à cette véritable provocation. Outre que l'Allemagne n'a aucun droit de se mêler d'affaires domestiques qui ne sont pas les siennes, le Brésil pourrait justement lui demander de restituer les fonds de l'Etat de Sao-Paulo, qu'elle a confisqués; l'Allemagne, en effet, retient des cafés qui appartiennent à cet Etat brésilien, pour une valeur supérieure à 120 millions de francs.

La *Liga em favor dos Aliados*, de Rio, sollicite le gouvernement de faire disparaître cette irrégularité, qui serait susceptible de motiver, avec les adversaires de l'Allemagne, un conflit dans lequel le Brésil n'aurait pas le droit de son côté.

## AU JAPON



GÉNÉRAL OKU GÉNÉRAL OSHIMA

TOKIO. — Le ministre de la Guerre, général Oku, a donné sa démission; il est remplacé par le vice-ministre général Oshima.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Vendredi 31 Mars (607<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES.** — En Argonne, nous avons repoussé deux attaques à la grenade dirigées sur nos positions au nord d'Avocourt.

A l'ouest de la Meuse, le bombardement de Malancourt a redoublé de violence au cours de la nuit. Les Allemands ont lancé une série d'attaques en masse débouchant de trois côtés à la fois sur le village, qui formait un saillant avancé de notre ligne et que tenait un de nos bataillons d'avant-postes. Après une lutte acharnée, qui a duré toute la nuit et qui a coûté des sacrifices considérables à l'ennemi, nos troupes ont évacué le village ruiné dont nous tenons les issues.

A l'est de la Meuse, nuit calme.

En Woëvre, les Allemands ont tenté à trois reprises de nous enlever un ouvrage à l'est d'Haudimont. Toutes leurs tentatives ont été repoussées.

Sur le reste du front, aucun événement important à signaler.

**VINGT-TROIS HEURES.** — Au sud de la Somme, l'ennemi a tenté, après une préparation d'artillerie, une série de coups de mains sur nos petits postes de la région de Dompierre. Toutes ses tentatives ont échoué.

En Champagne, nos tirs de destruction ont bouleversé les tranchées allemandes au sud de Sainte-Marie-a-Py. Un avion allemand a été abattu par nos canons spéciaux. L'appareil est tombé en flammes dans les lignes ennemies au nord de Tahure.

En Argonne, notre artillerie a canonné des troupes en marche dans la direction de Varennes.

A l'ouest de la Meuse, l'activité de l'artillerie s'est ralentie dans la région de Malancourt. L'ennemi n'a fait aucune tentative pour déboucher du village au cours de la journée. Dans la région du Mort-Homme, après un violent bombardement, l'ennemi a déclenché vers 18 heures, sur nos positions au nord-est de la cote 295, une forte attaque accompagnée de barrages d'obus lacrymogènes. Les Allemands, qui avaient pu prendre pied un instant dans quelques éléments de notre première ligne, en ont été rejetés par une vive contre-attaque de nos troupes. Une autre attaque ennemie dirigée un peu plus tard à l'ouest de cette même position a complètement avorté.

A l'est de la Meuse et en Woëvre, activité moyenne de l'artillerie.

Dans la forêt d'Apremont, nous avons bombardé les cantonnements ennemis de Varvigny. Un tir exécuté sur une batterie allemande en action a provoqué l'explosion de plusieurs caissons.

## LA GUERRE AÉRIENNE

Un de nos pilotes, au cours d'un combat mouvementé, a descendu un aviatik qui est tombé dans nos lignes, à Soppe (région de Belfort).

## Le cardinal Mercier et les calomnies allemandes

Le *XX<sup>e</sup> Siècle*, journal belge présentement publié au Havre, publie une très intéressante lettre de son correspondant de Rome.

« Dans les cercles du Vatican, on assure que ni le général von Bissing, ni le gouvernement allemand n'ont envoyé de plaintes au pape contre le cardinal Mercier. Le Souverain Pontife est d'ailleurs décidé à faire respecter par l'Allemagne l'autorité pontificale, et il a adressé à ses nonces des instructions très sévères et très catégoriques. Si von Bissing osait accomplir un acte quelconque contre la liberté du cardinal Mercier, Rome ferait entendre sa voix.

« La campagne de la presse allemande contre le cardinal Mercier, coupable seulement d'avoir répété fidèlement les paroles du pape en faveur de la restauration de la Belgique, a produit au Vatican un effet désastreux pour l'Allemagne. »

## Propos d'un inconnu

Il y avait autrefois, en France, un certain vieux major qui disait le temps qu'il ferait. Jaloux de cette gloire, l'Allemagne s'est fabriqué un major, à l'instar du nôtre, mais un major terrible, qui crache feu et flamme, qui annonce des hécatombes, en un mot, une façon de Némésis sous un casque à pointe. On n'entend parler que de lui, en ce moment : il s'appelle le major Morabt et sévit au *Berliner Tageblatt*.

N'ayant pu participer aux grandioses travaux de l'armée allemande, pour des raisons que nous devinons — tout le monde ne peut pas être Hindenburg ! il s'assoit sur un rond de cuir et, de là, il raisonne selon la manière borbe qui consiste à dire des choses aimables à la France quand il la croit vaincue, et des choses qui voudraient être désagréables quand les événements tournent bien pour elle.

Après nous avoir reproché d'être en guerre avec sa douce patrie, vu que la France et l'Allemagne devraient marcher la main dans la main à la conquête du globe : « Quelle folie, s'écrie-t-il, de penser que l'attaque de Verdun n'a qu'un but politique ou dynastique ! Ce que nous voulons, c'est atteindre au cœur l'armée française. Nous sommes trop hommes de guerre, nous Allemands, pour nous préoccuper de l'opinion ; une armée ne doit avoir qu'une volonté : anéantir l'armée ennemie. Les Français l'apprendront de nous bientôt. »

L'idylle est finie : on nous fait les gros yeux.

Vieux major, vous nous la baillez belle ! Et d'abord quand vous nous dites que l'attaque de Verdun n'est pas faite pour sauver les Hohenzollern, vous enfoncez une porte ouverte. Quiconque connaît un tant soit peu l'Allemagne sait que l'empereur et roi n'a rien à craindre de ses humbles sujets. Mais quand vous nous dites que l'attaque n'est pas politique, vous démentez votre patron, M. Theodor Wolff, ami de M. de Jagow, et qui, dans le même *Berliner Tageblatt*, a expliqué les raisons de l'attaque de Verdun.

Ces raisons, nous les connaissons. Ce sont celles que le chancelier de Bethmann-Hollweg a soumises aux socialistes, en décembre dernier. Tirailé entre les agrariens qui voudraient la Pologne et les provinces baltiques ; les industriels qui voudraient la Belgique et le bassin de Briey ; les socialistes qui accepteraient l'asservissement de l'Alsace-Lorraine ; les pangermanistes qui voudraient des « portes de sécurité » ; le chancelier qui ne pourra rien donner est forcé de faire quelque chose... ce quelque chose c'est l'attaque contre Verdun, une des « portes de sécurité ».

Et puis ne fallait-il pas redonner à l'Allemagne une confiance qui diminuait ?... C'est M. Theodor Wolff qui a donc raison de dire que nous assistons à une attaque politique.

Restent vos terribles vociférations stratégiques, vos affirmations que l'heure a sonné pour l'armée allemande, de nous asséner le coup définitif. Eh bien ! nous verrons !... Nous avons le calme, comme disent nos soldats. Mais c'est profondément irréparable pour vous, si le coup rate... si votre espérance de victoire ne se réalise qu'en un charnier !

L'Inconnu.

## Li-Yuan-Hong sera-t-il président de la République chinoise ?



Une dépêche japonaise, inspirée de source Pékin-Shanghai, donne pour possible la nomination du général chinois Li-Yuan-Hong à la présidence de la République, si Yuan-Che-Kai était obligé de démissionner.



## L'appel partiel de la classe 1888

Des notes officieuses ont fait connaître pourquoi le gouvernement a décidé d'appeler une fraction de la classe 1888 et comment doit s'effectuer cette convocation.

Suivant l'invitation du Parlement, résultant du vote de la proposition de résolution Mourier, il s'agit de remplacer par des R.A.T. les hommes de l'armée active, de la réserve et de l'armée territoriale qui ont été placés en sursis comme manœuvres ou au titre de « professions diverses » dans les usines ou ateliers travaillant pour la défense nationale. Cette substitution est une opération de débussage de militaires du service armé que leur état ni leur âge ne désignent pour de tels emplois et qui s'y sont glissés, pour la plupart, à la faveur de la latitude laissée aux industriels de les désigner eux-mêmes nominativement. Leur nombre a été évalué à une soixantaine de mille.

L'administration de la Guerre commence par appeler 25.000 hommes de la classe 1888 pour ces remplacements, et ces convocations doivent inaugurer chez nous le système qu'on adopte immédiatement nos alliés anglais et qui résulte de la position de famille des intéressés : les célibataires, d'abord ; ensuite, les veufs ou mariés sans enfants, ceux en ayant un, puis deux, etc. Tous nos hommes de ladite classe ont été, à cet effet, invités à présenter dans une carte émanant du recrutement et par une déclaration de la mairie, leur position à cet égard, avant le 31 mars.

Le principe d'une priorité, dans l'ordre inverse des charges de famille, ne peut trouver de détracteurs, alors surtout qu'il s'agit de l'appel partiel d'une vieille classe. Mais, n'y avait-il pas aussi à tenir compte des considérations d'espèce, puisqu'il ne s'agit que de besoins en manœuvres et ouvriers divers, tels que charretiers, scieurs, bûcherons, homme de peine, etc. ? Parmi les célibataires de la classe 1888 n'y en avait-il donc pas dont l'appel ne répondrait ainsi à aucune utilité et qui ne seraient mobilisés que pour le principe ?

L'appel de la première série comprend tous les célibataires et les veufs ou divorcés sans enfant ; des ordres d'exécution convoquent ces catégories à partir du 31 mars et, par conséquent, avant de connaître les résultats de l'enquête qui en eût déterminé le chiffre global pour toutes les régions. Il y aura ce qu'il y aura. C'est cependant la centralisation au ministère de ces renseignements, par un simple télégramme de chaque bureau de recrutement, qui aurait permis de se rendre compte des ressources générales et d'agir en toute connaissance de cause.

Une autre question est celle des hommes de cette classe qui ont déjà passé plusieurs mois sous les drapeaux. Il en est qui ont été renvoyés dans leurs foyers à différentes époques et l'administration militaire n'entendait pas tenir compte à eux-ci, actuellement, de leur mobilisation. A la suite d'une démarche faite auprès du ministre de la Guerre par une délégation de la Commission de l'Armée de la Chambre, à ce sujet, le gouvernement a décidé que ces hommes ne seraient pas compris dans les nouvelles convocations. Une semblable intervention, en une matière de pure administration, peut paraître insolite ; le plus regrettable est qu'elle ait été nécessaire et trop justifiée.

Or, le cas se répète, *a fortiori*, pour ceux qui, appelés depuis le premier jour et ayant par conséquent vingt mois de présence sous les drapeaux, se trouvent encore mobilisés, quelle que soit leur situation de famille. En présence de la mesure prise à l'égard des précédents et des dispositions d'ensemble concernant l'appel partiel de la classe 1888, on ne saurait, sans injustice, ne pas envisager la relève de ceux qui ont déjà accompli le temps de service le plus long.

Les appels d'auxiliaires ont été une école des plus compliquées et dont les effets ne laissent pas de peser sur la vie économique du pays. Il ne faudrait pas la renouveler en petit à l'occasion de la mobilisation d'hommes dont l'âge et la situation méritent attention, aussi bien au point de vue particulier qu'à celui de l'intérêt général.

Commandant V...

### Les nominations d'officiers à titre temporaire

Nombre d'officiers, nommés depuis des mois à titre temporaire, le demeurent, paraît-il, malgré citations et décorations, pendant que d'autres, sans difficulté, reçoivent le galon à titre définitif.

M. Viollette, député d'Eure-et-Loir, s'est ému de cet état de choses. Et, par une proposition de résolution, il demande à la Chambre de le faire cesser en invitant le ministre de la Guerre à réviser au bout de six mois la situation de tout officier d'un grade inférieur à celui de général, qui aurait été l'objet d'une nomination à titre temporaire.

La nomination à titre temporaire est une épreuve, dit-il dans son exposé des motifs. Lorsqu'elle a duré six mois, l'expérience est faite : ou il faut rétrograder, ou il faut consolider.

## Lombard, Laborde Garfunkel et C<sup>ie</sup>

(DEUXIÈME AUDIENCE)

L'audience d'hier a été une déception pour le public qui croyait entendre les premiers interrogatoires sur les faits de l'accusation. Par suite de l'absence aux débats du docteur Fortuné Laborde, il n'a pu être donné lecture que du second tiers du rapport. Voici la relation dans leur ordre chronologique des incidents provoqués par le « défaut » de Laborde.

A midi et demi, les accusés prennent place à leurs bancs dans le même ordre que la veille. Une demi-heure plus tard, le colonel Favart ouvre l'audience. Le commandant Maréchal, commissaire du gouvernement, se lève pour déclarer qu'il vient d'être informé que l'aide-major Laborde s'était fait porter malade à la prison du Cherche-Midi. Il demande au président de faire procéder, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, à l'examen médical de l'accusé.

Le colonel Favart désigne le docteur Socquet pour se rendre immédiatement au Cherche-Midi auprès de Laborde. L'audience est suspendue jusqu'à trois heures.

A la reprise, l'adjoint-greffier Rivière commence la lecture du rapport du médecin-légiste, mais on s'aperçoit que le défenseur, M<sup>re</sup> Ducos de la Haillo, est absent — il plaide devant le premier Conseil de guerre — on l'envoie chercher. Une demi-heure se perd ainsi. Enfin, on peut lire le document.

Le docteur Socquet s'exprime ainsi : « Le docteur Laborde, que nous trouvons alité, nous déclare qu'il est trop souffrant pour se rendre à l'audience, qu'il n'a pas dormi cette nuit, qu'il est plus faible qu'hier. Il nous prie de dire que c'est par déférence pour le Conseil qu'il s'est présenté à l'audience d'hier. Nous constatons que le prévenu est moins abattu et moins déprimé, il nous parle avec aisance et soutient facilement la conversation. Il n'a pas de température. » Et le médecin-expert conclut que l'état du docteur Laborde est plus satisfaisant qu'hier et qu'il peut se rendre à l'audience...

Le colonel Favart ordonne que sommation soit faite à Laborde d'avoir à se présenter aux débats. Nouvelle suspension jusqu'à 4 heures. A l'heure dite, lecture est donnée du procès-verbal du sous-officier de la garde qui avait reçu mission de se rendre au Cherche-Midi. « Laborde, y est-il dit, s'est refusé à comparaître, prétextant qu'il se sent plus faible que la veille et qu'il se refuse à donner le spectacle d'un officier français véritablement loque humaine ».

— Qu'on me juge sans m'entendre ! s'est-il exclamé.

C'est la comédie de la maladie qui se poursuit. En vertu de l'article 118 du code de justice militaire, le président ordonne la continuation des débats, déclarant qu'il sera passé outre à la présence de l'accusé. On se bornera à lui donner, après chaque audience, communication des débats.

Ouf... L'adjoint Rivière peut enfin poursuivre l'audition du rapport du capitaine Bouchardon. De ces cinquante pages, un cas — celui du réformé Coumoul — soulève un véritable dégoût. Pour arriver à ses fins, Coumoul ne craignit pas de se munir d'expectorations provenant d'un tuberculeux moribond. Au Val-de-Grâce, usant d'un subterfuge avant de pénétrer dans la salle de consultation, il les expectora à son tour. Cette substitution révéla, à l'examen bactériologique, la présence de nombreux bacilles de Koch, ce qui valut à Coumoul la réforme n<sup>o</sup> 2.

L'audience est levée à 6 heures. Aujourd'hui, fin du rapport.

Si j'en puis tirer augure, les incidents successifs des deux premières audiences et ceux qui ne peuvent manquer de surgir encore vont contraindre le troisième conseil de guerre à siéger durant les vacances de Pâques. — A. B.

### En cas d'alerte, les sirènes remplaceront la sonnerie de clairon

Pour répondre à un vœu exprimé dans plusieurs quartiers de Paris, les avertissements nécessaires en cas d'alerte occasionnée par l'invasion d'aéronefs allemands seront désormais donnés à l'aide de sirènes qui remplaceront les sonneries sur les voitures des sapeurs-pompiers. La sonnerie de clairon est maintenue pour l'indication de la cessation de l'alerte.

### L'Aurora en péril

WELLINGTON. — M. Massey, président du Conseil, a reçu un radiotélégramme de l'*Aurora*, le second des navires de l'expédition Shackleton, signalant que ce navire s'en va à la dérive dans la direction des îles Shetland, sous l'influence des vents de mer.

M. Massey a fait envoyer un remorqueur à son secours, mais ce dernier ne peut joindre l'*Aurora* avant quatorze heures.

## AU SENAT

### Les orphelins de la guerre

Le Sénat a repris, hier, la discussion du projet de loi relatif aux orphelins de la guerre.

L'article 2, voté avec une modification proposée par M. Jénourrier et une nouvelle rédaction précisant que « toute personne qui a assumé la charge de l'instruction d'un enfant peut être considérée par le Tribunal comme son soutien de famille pour l'application de la loi », un débat s'est engagé sur l'article 9, qui institue à Paris, sous la dénomination d'Office national des Pupilles de la Nation, un établissement rattaché au ministère de l'Instruction publique.

Il existe, a dit M. de Lamarzelle, une institution toute désignée sans qu'il soit nécessaire de créer un nouvel organisme. C'est le Comité du Secours national, qui représente toutes les forces nationales sociales, et où, suivant le vœu de M. Maurice Barrès, chaque Français trouve l'homme en qui il a le plus de confiance.

Ce Comité est arrivé à faire la paix entre toutes les œuvres, même celles qui séparaient certaines rivalités, certaines jalousies. Il a réussi, il n'est donc pas nécessaire d'en faire l'éloge. Il a distribué des millions à la satisfaction universelle. Je demande donc que l'on rende permanent le Comité du Secours national, qu'il se reconstitue par voie de cooptation, qu'il constitue l'organisme central destiné à assurer la protection des pupilles de la Nation et qu'il soit chargé de recevoir les subventions de l'Etat, ainsi que les dons et legs faits à ces pupilles, et de les répartir entre les œuvres privées.

Combattu par M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, qui, tout en rendant hommage à l'œuvre du Secours National, se refusa, au nom du gouvernement, à abdiquer ses devoirs et ses droits au profit d'un Comité qui ne saurait constituer un organisme de longue durée, ce premier amendement fut repoussé.

Un second, de M. de Las Cases, tendait à rattacher l'Office au ministère de la Justice au lieu du ministère de l'Instruction publique.

Si je ne suis pas partisan du rattachement au ministère de l'Instruction publique, dit le sénateur de la Lozère, c'est qu'il est actuellement un ministère politique ; si ne devrait pas l'être, mais il l'est ! M. Clemenceau a dit un jour que la guerre n'était plus aux chemins creux mais aux écoles. Les difficultés se rencontreront le plus souvent dans l'ordre juridique, et le ministère de la Justice ne peut pas être soupçonné de faiblesse de la politique. C'est pour cela que je le choisis. (Applaudissements à droite.)

Encore combattu par M. Painlevé qui objecta que, le véritable but étant l'éducation des enfants, le ministère de l'Instruction publique était tout à fait qualifié, l'amendement fut finalement repoussé par 198 voix contre 61.

Après avoir voté les articles 9 à 11, le Sénat renvoya ensuite à jeudi la suite de la discussion.

## A LA CHAMBRE

### Où il est encore question des cheminots révoqués

Les grèves de 1910 sont si loin que nous étions tentés de croire leurs souvenirs oubliés. Il n'en est rien, paraît-il. A propos d'une interpellation sur la crise des transports, MM. Marcel Cachin et Ceccaldi les ont, en effet, rappelés à la Chambre.

La guerre a apporté des troubles immenses dans l'organisation des transports des divers pays, bel-ligérants ou non. Cela est incontestable. M. Marcel Cachin pense toutefois qu'il serait possible, chez nous, d'atténuer le mauvais état de choses actuel. Et il indique ses solutions : le rappel de nouveaux employés et ouvriers techniques, la réintégration des cheminots révoqués et, enfin, l'adjonction à l'autorité militaire, actuellement maîtresse de l'exploitation de nos réseaux, d'une organisation d'agents techniques.

M. Marcel Sembat, ministre des Travaux publics, est socialiste unifié, tout comme M. Marcel Cachin. C'est peut-être la raison pour laquelle il laissa à M. le colonel Gassoin, commissaire du gouvernement, le soin de répondre aux critiques formulées.

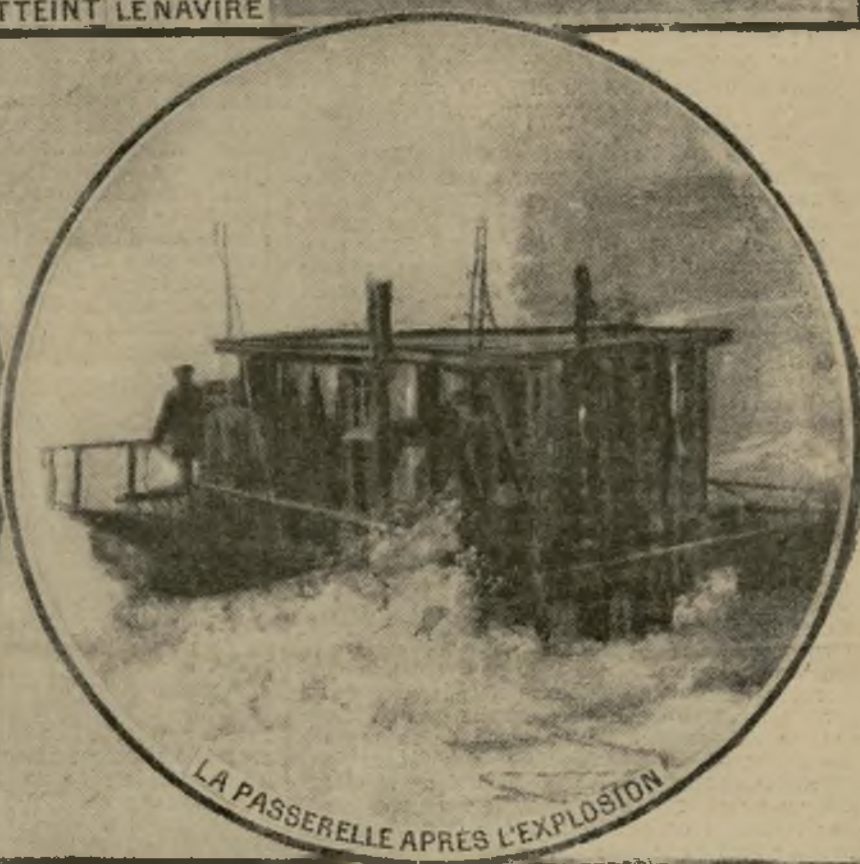
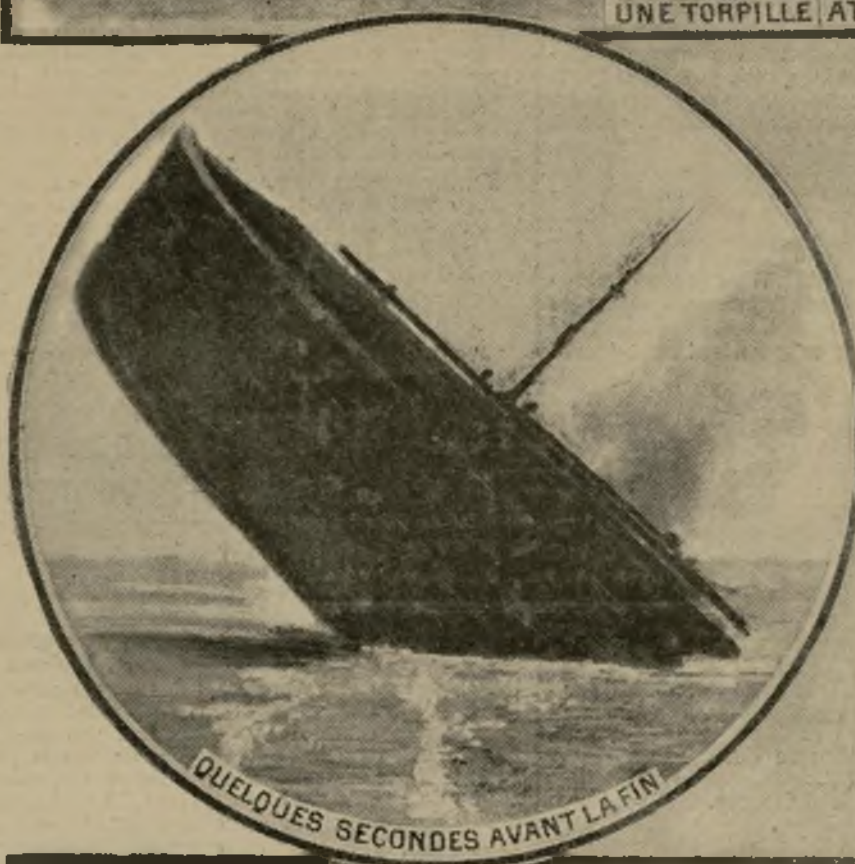
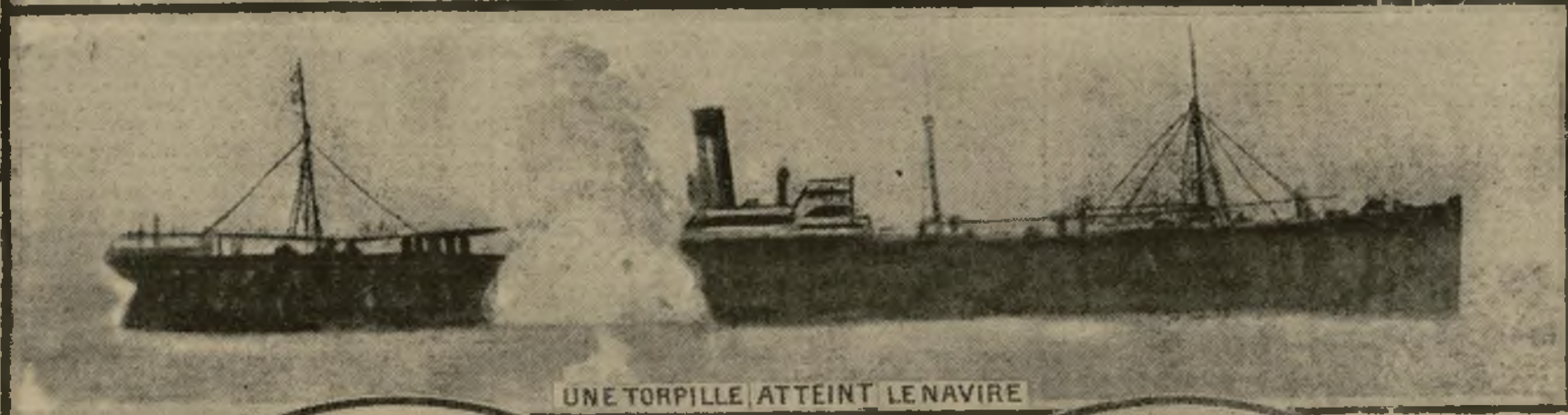
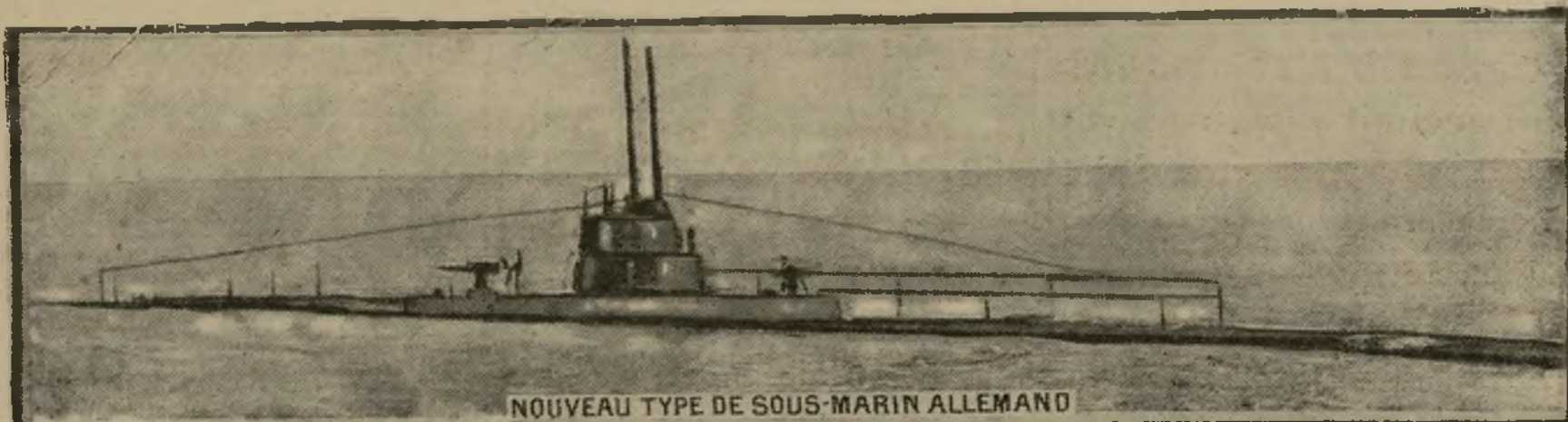
Orateur précis, M. le colonel Gassoin fit, d'ailleurs, excellente impression. Très nettement, il indiqua à la Chambre que l'autorité militaire avait renvoyé et continuait à renvoyer à l'intérieur les cheminots dont le rappel était nécessaire au service des chemins de fer, que les Compagnies réintégraient les révoqués au fur et à mesure de leurs besoins et qu'il serait, d'autre part, dangereux de chercher à conjurer la crise par des modifications de détails.

Ce n'est pas, conclut-il, avec quelques discours et avec quelques mesures que nous apporterons un remède à la situation !

La Chambre fit un véritable succès au colonel Gassoin. Et, après quelques mots de M. Sembat, qui tint à affirmer que la crise s'était sensiblement améliorée, elle vota, à mains levées, un ordre du jour de confiance présenté par... MM. Ceccaldi et Cachin.



## LES ALLEMANDS FIERES DE LEURS CRIMES



Pour « réconforter » ses lecteurs, un journal illustré allemand publiait naguère, avec commentaires emphatiquement louangeurs pour la flotte de Tirpitz, cette série de photographies retraçant les derniers moments d'un navire anglais coulé par un sous-marin boche.



# DERNIÈRE HEURE

## Rome fait à M. Asquith un accueil enthousiaste

ROME. — Pour l'arrivée de M. Asquith, la gare est pavoisée et ornée de plantes vertes. La salle royale est décorée de fleurs et de plantes. Sur la place de la gare, la foule est maintenue par les bersaglieri et des soldats d'infanterie.

Un peu avant 13 heures, arrivent sur le quai de la gare, MM. Salandra, Sonnino, sir Rennel Rodd, et tous les ministres et sous-secrétaires d'Etat, le prince Colonna, maire de Rome, le personnel de l'ambassade britannique, le préfet et les autres autorités.

Le train arrive à 15 heures. M. Asquith serre cordialement les mains de MM. Salandra et Sonnino, de sir J. Rennel Rodd. M. Salandra lui présente les ministres et les autres personnages.

Après avoir traversé la salle royale, M. Asquith, les ministres italiens et sir J. Rennel Rodd sortent de la gare. La foule aussitôt applaudit avec enthousiasme et crie : « Vive l'Angleterre ! Vive l'Italie ! » tandis que les photographes et les opérateurs de cinémas prennent des clichés. Les acclamations continuent longuement pendant que M. Asquith et les personnages italiens montent en automobile et se dirigent vers l'ambassade d'Angleterre.

Les troupes rendent les honneurs ; tout le long du parcours la foule applaudit et acclame sans cesse M. Asquith. De nombreux édifices sont pavoisés.

A l'ambassade britannique, une foule de plusieurs milliers de personnes fait, lors de l'arrivée de M. Asquith avec M. Salandra, une manifestation imposante. La foule crie : « Vive Asquith ! Vive l'Angleterre ! Vive l'Italie ! Vive la Quadruple-Entente ! Vive la guerre ! » M. Asquith et sir J. Rennel Rodd paraissent deux fois au balcon pour remercier. Ils sont l'objet de nouvelles ovations interminables.

ROME. — Un peu avant 5 heures, M. Asquith, accompagné de sir Rennel Rodd, est arrivé au Quirinal, où il a été reçu par la reine et ensuite par le lieutenant-général du roi.

A 6 heures, M. Asquith s'est rendu au Palais Margherita, où il a été reçu par la reine douairière.

ROME. — Les journaux annoncent que M. Asquith sera reçu, demain matin, par le pape.

ROME. — Le *Giornale d'Italia*, au sujet de l'arrivée de M. Asquith, écrit :

« Nous saluons respectueusement et cordialement l'éminent homme d'Etat que l'Europe entière honore d'une considération si grande. Le représentant de la glorieuse et puissante nation alliée et amie arrive à Rome après la conférence de Paris. Sa présence pour nous a donc une signification spéciale et ne peut qu'être utile pour resserrer toujours davantage le pacte de la Quadruple-Entente, assurer et rendre plus avantageuse l'unité d'action et la résistance dans la guerre, jusqu'au jour de la victoire commune et certaine. »

## Le prince de Serbie à Londres

LONDRES. — Le prince héritier de Serbie, accompagné de M. Pachitch et de sa suite, est arrivé à la gare de Charing Cross, un peu avant midi. Il a été reçu, à sa descente du train, par le prince Albert, M. Lloyd George, sir Edward Grey, lord French et le lord-maire.

Une assistance nombreuse se trouvait sur le quai, ainsi que les membres de la légation de Serbie, des fonctionnaires et des parlementaires.

Au moment où le train entrain en gare, la musique de la garde d'honneur attaquait l'hymne national serbe.

Après avoir souhaité la bienvenue à son hôte distingué, le prince Albert et le prince de Serbie ont inspecté la garde d'honneur ; puis, montant dans les carrosses royaux, ils se sont dirigés vers la résidence affectée au prince héritier de Serbie.

La réception a été des plus enthousiastes. Une foule nombreuse massée aux abords de la gare a acclamé bruyamment le prince, qui semblait en ne peut plus charmé.

LONDRES. — Le prince de Serbie s'est rendu directement de la gare au palais de Buckingham où il a été reçu par le roi et la reine.

Les souverains offriront, demain, un lunch en l'honneur de leur hôte royal.

## L'insurrection mexicaine

MEXICO. — Les forces du général Villa menacent sérieusement la ville de Torreón, dans l'Etat de Durango, au Mexique.

## LA GUERRE SOUS-MARINE

### L'enquête hollandaise sur la destruction du *Palembang*

LA HAYE. — L'Amirauté déclare que l'enquête conduite par le gouvernement hollandais sur la destruction du *Palembang* établit les faits suivants :

Deux explosions suivies de chocs formidables se produisirent à bord de ce bâtiment, à peu de minutes d'intervalle, à 11 h. 27 du matin, le 18 mars, tandis que le *Palembang* se trouvait à un mille et demi au nord du bateau-feu *Galloppep*.

Une troisième explosion se produisit, alors que les passagers s'embarquaient dans les canots ; le bâtiment disparut ensuite.

Le premier pilote, le maître d'équipage et un autre matelot ont affirmé sous serment avoir clairement aperçu une traînée d'écume arrivant à toute vitesse sur le bâtiment avant la deuxième et la troisième explosion ; cette traînée passa chaque fois devant la proue du contre-torpilleur anglais situé à tribord du *Palembang* et occupé à faire sauter des mines à la dérive.

## LE SOUS-MARIN

### est le suprême espoir des Allemands

GENÈVE. — La commission du budget du Reichstag siégeant jeudi au complet a adopté, à l'unanimité contre une voix, la motion suivante :

« Veuillez la commission décider de proposer au Reichstag de faire au chancelier de l'Empire la déclaration suivante : « Le sous-marin s'étant révélé comme l'arme la plus efficace contre la pratique de guerre de l'Angleterre destinée à affamer l'Allemagne, le Reichstag exprime la conviction qu'il est indiqué de faire du sous-marin, comme de tous les autres moyens militaires, un usage propre à garantir à l'Allemagne son avenir et une paix sûre, et de sauvegarder, dans les pourparlers avec les Etats étrangers, les intérêts allemands sur mer par le maintien de la liberté nécessaire à l'usage de cette arme, tout en tenant compte des intérêts légitimes des neutres. »

La commission s'est occupée pendant le reste de la séance, tenue à huis clos, du budget des Affaires étrangères.

### Un hydroplane anglais recueilli en mer par des pêcheurs danois

LONDRES. — D'après une dépêche de Copenhague, un journal danois annonce que, samedi dernier, deux pêcheurs aperçurent sur la mer, près de la côte, un grand hydroplane qui essayait en vain de prendre son vol. Ils signalèrent le fait aux autorités militaires qui allèrent en reconnaissance dans un bateau de pêche. L'appareil était anglais. Les trois hommes qui étaient à bord ont été internés.

### Les Bulgares bombardent un village grec

ATHÈNES. — Les Bulgares ont bombardé le village grec de Karasinantis, situé tout près de la frontière. La plupart des maisons ont été détruites et les paysans, sans abri, errent dans la campagne.

Une série de tentatives des comitadjis pour pénétrer sur le territoire hellénique se sont récemment produites ; la vigilance des autorités militaires grecques les ont toutes successivement déjouées. (Radio).

## Les cruautés bulgares

CORFOU. — On reçoit sur la situation du territoire serbe occupé par les Bulgares-Allemands des renseignements qui confirment leurs cruautés. Ainsi des fuyards du département de Monastir rapportent que le premier soin des autorités bulgares a été d'en finir avec les patriotes serbes.

Dans l'arrondissement de Prilep, des villages entiers ont été complètement détruits.

Parmi les régions éprouvées, dans la partie de la Macédoine occupée, la région de Porech a le plus souffert. Les Bulgares ont détruit et incendié dix-huit villages et ont massacré la population mâle.

Quatre voivodes bulgares étaient chargés d'incendier la région de Porech et de tuer les habitants, parce que ceux-ci, pendant les derniers combats, avaient arrêté l'arrière-garde de l'armée bulgare et avaient tué un officier et seize soldats bulgares, dans le village de Zdonima.

## La grève de la Clyde touche à sa fin

LONDRES. — D'après les télégrammes parvenus de Glasgow, la situation paraît s'être améliorée au cours de la journée d'hier. 360 ouvriers ont accepté de reprendre le travail. Le nombre des grévistes est maintenant inférieur à 3.000, alors que le chiffre total des ouvriers employés aux ateliers de munitions dans le district de Glasgow dépasse 150.000.

Le Comité local de trade union s'est prononcé contre la grève et a avisé les secrétaires des organisations de ne point verser d'allocations aux grévistes.

Au cours de la journée d'hier, trois autres mineurs ont été arrêtés et transportés hors du district de Glasgow à la requête du ministère des munitions. Deux orateurs socialistes, accusés d'avoir incité les ouvriers à la grève au cours d'un meeting tenu dimanche à Glasgow, ont été également arrêtés.

La presse de Londres condamne unanimement l'attitude des grévistes de Glasgow.

### M. Henderson cherche une solution

LONDRES. — M. Henderson, accompagné des fonctionnaires des munitions, est venu aux usines et, de concert avec la Société générale des Mécaniciens et le Comité des ouvriers de La Clyde, essaiera de trouver une solution aux difficultés actuelles.

### Un appel aux grévistes

LONDRES. — Le Comité consultatif national pour la production du matériel de guerre et le Comité exécutif de la Fédération des Mécaniciens et Constructeurs de navires, réunis au Parlement pour discuter les conditions d'admission des ouvriers non spécialistes dans les chantiers, ont adopté l'ordre du jour suivant :

« La conférence regrette d'apprendre l'existence des grèves des ouvriers des fabriques de munitions de La Clyde et, considérant la situation grave créée par l'arrêt de la production des munitions si nécessaire à la défense de leurs concitoyens dans les tranchées exhorte les ouvriers à reprendre le travail sans retard et à soumettre leurs griefs à leurs trade unions respectives. »

### La reprise du travail

LONDRES. — Des télégrammes de Glasgow annoncent que la grève de la Clyde s'effondre ; beaucoup d'ouvriers sont retournés aux ateliers, aujourd'hui, et on croit que la reprise générale du travail aura lieu lundi.

### Que vient faire en Suisse ce ministre turc ?

LAUSANNE. — Le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères de Turquie est arrivé ici vendredi matin.

### Communiqué belge

Après une matinée relativement calme, la lutte d'artillerie a pris, au cours de l'après-midi, un caractère de très grande violence, surtout dans le secteur de Pervyse et celui de Dirmuidre.

## NOUVELLES ET DÉPÊCHES

GENÈVE. — Le tribunal militaire a condamné à trois mois de prison et au bannissement pendant deux ans un Allemand et une Américaine, convaincus d'espionnage au profit de l'Allemagne.

BERNE. — La Gazette de Cologne annonce que l'imprimeur Bessalm, maire de Malines, qui avait imprimé, sans l'avoir préalablement soumis à la censure, la lettre pastorale du cardinal Mercier, a été condamné à un an de prison. Les exemplaires qui se trouvaient en magasin ont été saisis et les formes brisées.

GENÈVE. — On mande de Stockholm que le Parlement suédois a voté presque sans opposition les crédits du ministère de la Guerre, destinés à la défense nationale. Les socialistes n'ont pas présenté, comme on s'y attendait, de motion tendant à la réduction des crédits.

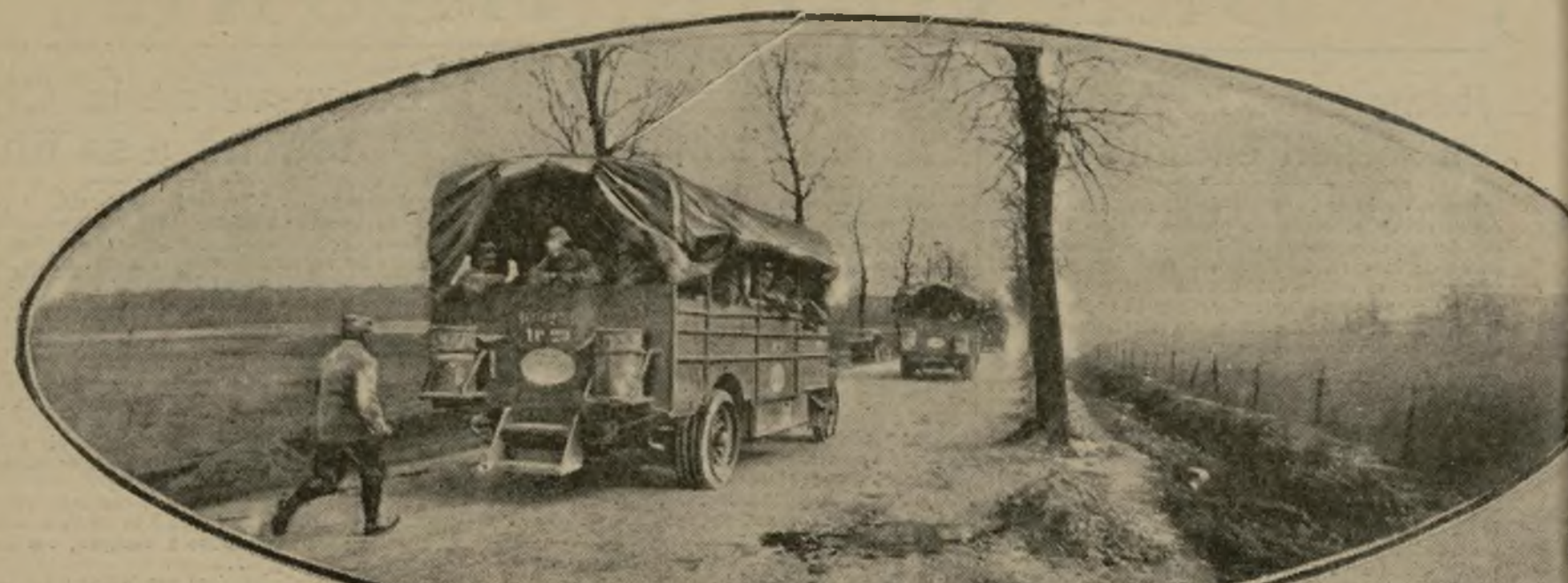
LEWES (Etat de Delaware). — Le vapeur anglais *Matroppo* a débarqué un Allemand, nommé Schuler, qui, s'étant caché à bord du navire à New-York, a essayé, revolver au poing, de s'emparer du navire, mais a été désarmé.

Schuler a déclaré qu'il avait déposé plusieurs bombes en différents endroits du navire.

OBSÈTE  
**LIN-TARIN**  
CONSTIPATION



# LES FORÊTS DÉCOURONNÉES ET GLORIEUSES



TROUPES D'INFANTERIE EN CAMIONS AUTOMOBILES



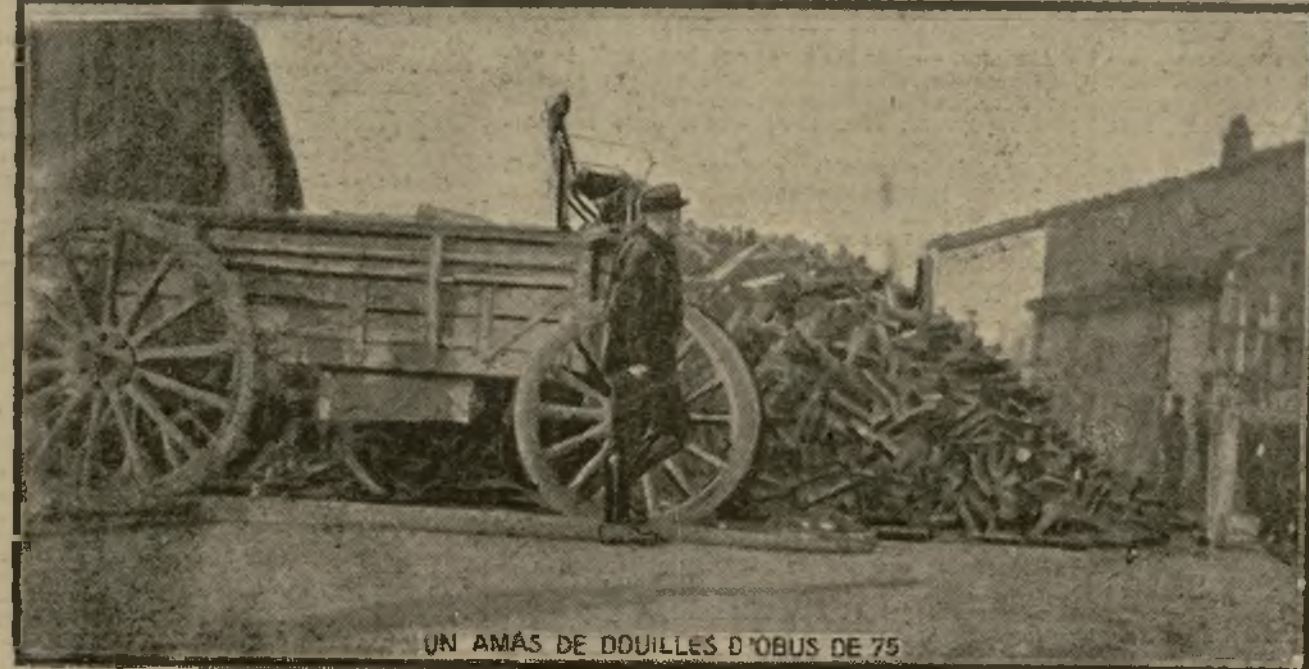
UN CONVOI DE RAVITAILLEMENT



UN CHEMIN EN RONDINS DANS UN TERRAIN BOULEVERSE PAR LES OBUS



POSITIONS AVANCÉES DANS UN BOIS COMPLETEMENT DECHIQUETÉ PAR L'ARTILLERIE



UN AMAS DE DOUBLES D'OBUS DE 75



FABRICATION DE CLAIRES À L'ARRIÈRE



CANONS LOURDS ET CAMIONS AUTOMOBILES

Il est de jolis bois en France qui commencent à se décorer des bourgeons printaniers et qui, sous une frêle gaze d'émeraude, entremêlent le fin réseau de leurs ramilles pleines de sève. Mais il en est d'autres sur le front qui, désolés, fauchés par

la mitraille, ne présentent plus à la vue que de maigres troncs ébranchés. Ce sont les bois que reprennent pied à pied nos braves et d'où sortira la Victoire, aux beaux jours de l'été.



## LES CONTES D'EXCELSIOR

## Le déserteur fantôme

Le dépôt du ... zouaves était complètement bouleversé. Deux détachements de renfort venaient de partir pour le front. Les récupérés avaient été dirigés sur des cantonnements éloignés. Les hommes valides dont ce n'était pas le tour de départ évacuaient la caserne, qu'il fallait laisser libre pour une jeune classe. Et les deux compagnies qui demeureraient étaient composées d'éclopés ou de convalescents, commandés par de nouveaux officiers récemment revenus du front.

— Ce soir, appel général ! ordonna le petit capitaine Jobert. Pas un homme dans les chambres !... Il faut tâcher de s'y reconnaître !...

Le petit capitaine avait vingt-cinq ans, trois palmes sur sa croix de guerre et la Légion d'honneur. Il boitait encore de sa dernière blessure et son inaction l'exaspérait. La vie de dépôt lui était odieuse. Charger sous la mitraille lui paraissait la chose la plus aisée du monde, mais les paperasses le faisaient trembler d'effroi, et il pâlisait quand le chef ou l'adjudant se ruait sur lui, une liasse d'états à la main.

— L'appel eut lieu. Besogne banale, décor connu : la grande cour, la compagnie formée en carré, les gradés au centre, les noms écorchés par le chef, les objurgations furieuses quand un homme tarde à répondre... Chambre 9... Chambre 10... Chambre 20... Ayala !... P'sent !... Balignac !... 'sent !... Cadoum !... Prrrésent !... Chambre 27... Aspiér !... 'ent !... Lopez !... Prrrésent !... Delasoupière...

— Hein ?... Quoi ?... demanda le capitaine.

— ...ésent ! répondit avec calme un Flamand blond et rose, qui, lui aussi, portait la croix de guerre.

— Delasoupière !... Il s'appelle Delasoupière... reprit le chef, après avoir collé son nez contre la feuille nominative.

— Bien... Très bien... C'est son droit !... reprit le petit capitaine. Chambre 30... Chambre 32... Chambre 33...

— Delasoupière...

— ...sent !... répondit le Flamand déjà interpellé. Mais je suis de la chambre 27.

— Alors, pourquoi réponds-tu à la chambre 33 ? cria le chef furibond. Tais-toi !... On ne te demande rien !... Delasoupière !... Delasoupière de la chambre 33 !...

Silence. Les hommes se regardaient, surpris.

— Il n'est pas là ; Delasoupière de la chambre 33 ?... Il est allé se promener ?... C'est bon !... Il verra ce que ça lui coûtera !...

— C'est ton frère ?... ton cousin ?... demanda le capitaine au Flamand.

— Je n'ai ni frère, ni cousin, m'capitaine. Je ne connais que moi et mon nom.

— En effet, il est... particulier ! répondit très doucement le capitaine Jobert. Dites donc, chef

vous êtes sûr qu'il y a deux Delasoupière au dépôt ?...

— Il y en a deux sur les états par chambres, mon capitaine, déclara le chef, très sec.

— Sur les états... oui... Mais au dépôt ?... Vous ne croyez pas que le même homme a pu, par erreur, être porté dans deux chambres ?

— Impossible, mon capitaine ! répliqua le chef d'un ton glacé. Je n'ai pas d'erreurs dans mes listes. Du reste, c'est bien simple... Les hommes de la chambre 33, avancez !... Bon !... Qui d'entre vous connaît Delasoupière ?

Nouveau silence. Personne ne le connaissait.

— On est tous nouveaux à la chambre, expliqua un zouave. On ne sait pas les noms des voisins.

— Naturellement, fit le chef, j'en étais sûr. Tous complices, mon capitaine. Vous n'en tirerez rien... C'est bon !... Dans quarante-huit heures d'ici, il sera déserteur... Vous pouvez le lui faire savoir, vous autres !... On lui en fichera, de la désertion en temps de guerre !... Il en saura le prix !... Rentrez dans le rang ! Chambre 34...

L'appel continua. Et le lendemain, et le surlendemain, à chaque rassemblement de la compagnie, il fallut constater l'absence criminelle de Delasoupière... Delasoupière, de la chambre 33.

Les quarante-huit heures passées, on lui accorda un jour de grâce. Il ne parut pas. Alors, le lendemain, à la soupe, le caporal de semaine, ouvrant d'une brusque poussée la porte de la chambre 33, passa la tête et cria :

— Delasoupière !... Il n'est pas rentré ?... C'est bien vu, bien entendu ?... Bon appétit !... Au revoir !...

Les hommes se remirent à jouer des cuillers dans les gamelles. L'un d'entre eux, qui avait rencontré le mot *théologie*, au hasard d'une lecture, en demandait le sens à tous ses voisins.

— Attends, je vais te dire... commença le cordonnier Harousse, de la rue Babazoun, à Alger. La théologie...

La porte se rouvrit, furieusement. C'était le sergent de semaine.

— Delasoupière ?... Pas là ?... Non ?... Au revoir !...

— La théologie, continua Harousse, c'est le...

La porte se rouvrit et claqua contre la muraille. L'adjudant de bataillon s'engouffra dans la chambre.

— Delasoupière ?... Pas revenu ?... Il joue la fille de l'air, le lascar !... Aérez donc, bon sang !... On tombe à la renverse, quand on entre ici !...

— La théologie, reprit Harousse, c'est le moyen que tu peux...

Une fois encore, la porte s'ouvrit, mais lentement, majestueusement, souverainement, et le commandant du dépôt fit son entrée, à pas menus, le regard flottant au-dessus de cette vague humanité.

— Fixe !...

— Repos... Alors... Delasoupière ?... Il n'est pas rentré, Delasoupière ?... Bon !... Il est déserteur... Je n'y puis rien... Fermez donc la fenêtre !... On gèle, ici !...

— La théologie, déclara Harousse quand le com-

mandant fut parti, c'est le moyen que tu peux défendre la religion de tous les côtés que tu peux l'attaquer... T'as compris ?...

A l'appel du soir, le chef lut :

— Décision... Delasoupière, de la chambre 33, est porté déserteur à partir de minuit !...

— Mais il n'y a que moi, de Delasoupière... gémit le Flamand blond et rose. C'est encore sur moi que ça va tomber, cette tuile-là !... Je suis ici, je n'ai pas déserté, j'ai la croix de guerre !...

— Qu'est-ce que tu réclames ? hurla le chef. Tu es Delasoupière de la chambre 27, tu n'es pas Delasoupière de la chambre 33 !...

— Bien sûr... murmura le zouave perplexe. Tout de même, quand on verra qu'on ne peut pas trouver l'autre, c'est peut-être bien moi qu'on va pincer !...

— Mon pauvre poilu !... fit en riant le capitaine Jobert. Tu n'as qu'un moyen de te mettre à l'abri : c'est de te faire tuer !... Tu viendras avec moi... Je connais les bons endroits !...

Delasoupière, de la chambre 27, n'est pas mort. Il a seulement ajouté une palme à sa croix, et la médaille militaire sur sa vareuse kaki. Quant au Delasoupière fantôme de la chambre 33, il défie les balles et les gendarmes. Né de la distraction, de l'entêtement et de l'infailibilité des scribes, fils de la paperasserie et de la bureaucratie, il participe à leurs caractères particuliers et consubstantiels : il a, comme elles, le don de l'immortalité !...

Auguste Bailly.

## Les parlementaires français en Angleterre

LONDRES. — Le programme de la visite qu'un certain nombre de sénateurs et de députés français doivent faire aux grands établissements industriels britanniques vient d'être provisoirement arrêté comme suit :

Les parlementaires seront reçus par le roi et la reine, qui leur offriront le thé au palais de Buckingham. Le même soir aura lieu un banquet officiel. Un déjeuner sera offert à Mansion House par le lord-maire.

Il y aura visite des ateliers de constructions navales et des fabriques de munitions de la Clyde et visite de la flotte anglaise.

107 survivants du *Minneapolis* arrivent à Marseille

MARSEILLE. — Cent sept survivants du vapeur *Minneapolis* sont arrivés cette nuit à Marseille par le vapeur *Ernest-Simon*, des Messageries Maritimes. Ces cent sept survivants se répartissent ainsi : dix-huit officiers de l'état-major du *Minneapolis*, parmi lesquels le commandant Iluker, deux télégraphistes, huit maîtres et soixante-dix-sept chauffeurs et matelots.

Ces survivants ont confirmé les renseignements donnés sur le tonnage du vapeur, qui a eu lieu dans la matinée du 23 mars dans la Méditerranée, à savoir qu'il a été tonpillé sans avis préalable.

« Elle était prisonnière des Boches, et nous l'avons enlevée, comme dans un conte de fées !

— Bravo ! fit un capitaine. Cela vaut au moins une citation à l'ordre du jour des armées !

## CHAPITRE IX

## Tante Félicie

Lison dut demeurer deux jours à Belfort. Les autorités militaires l'interrogèrent, mais elle ne savait pas grand-chose, en dehors de son aventure personnelle, sur les régions allemandes par où elle était passée.

Elle ne possédait en outre aucun papier, et on dut contrôler son identité en télégraphiant à Rosalie sœurs, les couturières de la rue de la Paix.

Enfin on lui permit de regagner Paris.

Mais après la joie de sa délivrance, elle était comme un pauvre oiseau perdu dans la grande tourmente de la guerre.

Elle aurait voulu rester à Belfort en devenant infirmière. Mais faute pour elle d'avoir des connaissances spéciales dans les soins à donner aux blessés, on ne put l'admettre.

Elle n'avait que sa bonne volonté et son dévouement à offrir. Et ce n'était pas suffisant, paraît-il.

Mais à Paris qu'allait-elle faire ?

Elle arriva dans la capitale au moment où les Allemands couvraient le Nord de la France de leurs troupes se ruant sur notre retraite depuis Charleroi.

Elle les gens lisaient avec stupeur le communiqué officiel qui commençait par ces mots : « De la Somme aux Vosges... »

Comment ! les armées du kaiser étaient déjà là !... Combien peu importante était la détresse de

LEUILLETON D'EXCELSIOR DU 1<sup>er</sup> AVRIL 1916

## Un Cœur blessé

## ROMAN

par Edouard PONTIÉ

## CHAPITRE VIII

## L'oiseau de France

Mais un liquide chaud et poisseux colle à ses doigts qui se posent sur la vareuse !

Qu'est-ce donc ?

Du sang ?...

La menotte de Lison est rouge !

L'officier se tourne vers la jeune fille et veut sourire malgré la douleur.

Et Lison comprend que lors du départ, au moment de la fusillade, une balle est venue labourer l'épaule de son sauveur.

Mais il ne s'est pas plaint, il n'a rien dit, et il a pu quand même viser l'automobile du *hauptmann* Fink d'une façon sûre.

Il doit pourtant atrocement souffrir.

L'émoi de Lison lui fait seulement penser qu'on peut le soigner.

De son bras valide il prend sous son siège un paquet réglementaire de pansement et le tend à la jeune fille.

Et celle-ci s'empresse. De ses mains adroites

elle déchire l'étoffe du vêtement. La plaie apparaît saignante.

Vite, elle l'assainit avec l'ampoule de teinture d'iode. Puis, comme elle peut, elle arrange un bandage provisoire.

Le blessé la remercie de la tête, saisit sa main, et lui baise les doigts comme dans un salon.

Et c'est Lison qui est toute confuse et qui ne sait pas comment elle pourra témoigner jamais toute sa gratitude à ses sauveurs.

Maintenant, sous l'aéroplane, c'est la plaine d'Alsace : Colmar, Mulhouse, que l'on devine à peine tant on vole haut.

On voit aussi parfois un avion allemand qui tente de gagner de l'altitude pour couper à route du français. Mais ce dernier file trop vite pour que l'ennemi, surpris, ait le temps de grimper dans le ciel jusque près de lui.

Tout d'un coup, on entend le bruit lointain de la canonnade. On vient d'atteindre la ligne de feu. En bas, dans les tranchées, les soldats de France arrêtent les Barbares.

Maintenant l'avion commence à descendre. Il est près de son nid : voici Belfort.

La terre se rapproche. Des fourmis semblent courir sur le sol, on distingue nettement les hangars du champ d'aviation.

En un instant tout se rapproche, et c'est l'atterrissage. Un petit choc, deux ou trois bonds légers, et l'appareil roule... Il s'arrête.

Des officiers et des soldats l'enlèvent. Avec stupeur ils découvrent qu'il y a une femme dans la « carlingue ».

Mais tranquillement le pilote explique à ses camarades :

— Messieurs, nous n'avons pas pu faire un grand usage de nos bombes, mais nous ramenons une Parisienne !



# LES BELGES à Sainte-Adresse

Du Havre, pour aller à Sainte-Adresse, on prend un de ces innombrables petits tramways qui traversent la ville dans tous les sens en sonnant éperdument comme des lapins mécaniques devenus enragés. Mais ces petits tramways ont beau passer toutes les deux minutes, il n'y a jamais assez de places



pour tous les voyageurs qui y veulent monter. Alors, tant pis, on s'empile sur la plate-forme, on s'accroche par grappes aux marchepieds; on est plus tassé que dans une boîte de sardines ou dans un wagon de Métro à la sortie des théâtres.

Mais, malgré sa surcharge, le tramway suit son petit bonhomme de chemin. Tzing ! tzing ! — les mules attelées à un petit camion carré, conduit par un soldat anglais, correct et impassible, dressent les oreilles et s'effarent. Tzing ! tzing ! « Goddam ! » Un Ecossais, en jupon vert, avec, sur la tête, un petit calot noir bordé d'un damier rouge et blanc, saute de côté et laisse tomber la badine qu'il tenait à la main. Tzing ! tzing ! On sort de la ville, des gens descendent. On respire un peu. Le tramway monte une côte; entre les maisons, au bout d'une rue, on aperçoit la mer. Un arrêt : deux grands gendarmes belges montent, ils ont de grosses moustaches, des képis très hauts, avec des galons, un revolver à la



ceinture et sur les manches de leurs tuniques noires d'énormes sardines d'argent. Ils racontent une histoire en flamand, une *zwanse* qui les fait rire à se tordre. Le tramway s'arrête au beau milieu d'une petite place qu'illumine un beau rayon de soleil. De partout débouchent des soldats belges, mais la plupart n'ont pas l'uniforme kaki

de ceux qu'on rencontre à Paris : ils ont, comme autrefois, la capote noire, le pantalon gris et, sur la tête, un petit képi ou un calot orné d'un gros gland jaune citron.

Lison a été d'événements semblables, et qui pouvait s'inquiéter d'elle en un pareil moment !... Elle était sur le pavé de Paris, sans argent, sans vêtements, sans linge, sans domicile.

Tout ce qu'elle avait était resté chez les Mandel à Francfort...

Lison fut chez Rosalie sœurs, ses anciennes patronnes, rue de la Paix.

La maison était fermée. Ces dames étaient parties à Biarritz. Il n'y avait que la directrice du travail et une employée qui gardaient l'appartement et les marchandises. C'étaient elles qui avaient répondu lorsque, de Belfort, on avait contrôlé l'identité de Lison.

Elles la reçurent fort bien, mais ne purent lui remettre qu'un léger secours et un certificat de chômage.

Lison fut inscrite à la mairie de Grenelle, son ancien quartier où elle avait loué une petite chambre, et put toucher une allocation journalière d'un franc vingt-cinq.

Ce n'est pas avec cela qu'elle pouvait vivre, ni remonter sa garde-robe !

Elle se mit à courir la ville pour trouver du travail. Mais il y avait dans son cas des milliers d'ouvrières !...

Après de nombreuses démarches, elle put obtenir de la couture pour des œuvres de guerre, ou du labeur à la tâche pour les fournisseurs de l'Intendance.

Elle fit des capotes ou des pantalons, des chemises ou des caleçons pour les soldats. Elle gagnait dans ses meilleures journées 1 fr. 50 en travaillant de 7 heures du matin à 10 heures du soir.

Ces privations et les mauvais traitements qu'elle avait endurés en Allemagne l'avaient beaucoup affaiblie. Elle était à bout de forces...

Ils se promènent par groupes, la pipe au bec; la marchande de journaux qui vient d'arriver à peine à servir tout le monde qui se presse autour d'elle et le tramway poursuit sa route, et puis s'arrête enfin; il ne va pas plus loin.

C'est à pied qu'on grimpe le petit chemin qui mène aux Phares. La mer s'étend à perte de vue, des vapeurs croissent au large, traînant un panache de fumée noire. Deux petites guinguettes se font concurrence en face l'une de l'autre, de chaque côté de la route; sur les tables, devant la porte, on a mis dans de grandes assiettes des huîtres et des crevettes qu'on vient de pêcher, pour exciter l'appétit des gens qui passent. Un soldat du roi Albert fume sa pipe et plaisante avec une bonne aux joues rouges, qui épluche les légumes. Dans un pré sont alignés des camions militaires peints en gris.

Sur la pente raide qui descend à la mer s'étagent les pimpantes petites villas de Sainte-Adresse. Elles ont gardé leur air frivole d'autrefois et semblent sortir d'une boîte de jouets achetée au bazar, piquées ça et là, entre deux grands bâtiments tout blancs, magnifiques comme les pièces montées qu'on voit chez le confiseur.

Et pourtant...

Et, pourtant, l'héroïque drapeau rouge-jaune-noir flotte sur certaines de ces villas et sur les deux grands bâtiments. L'un d'eux, qui pique droit dans la mer, est transformé en hôpital; l'autre joue un rôle plus important encore. A son fronton, il porte, écrit en lettres énormes, qu'il est la création et comme la succursale d'un grand magasin parisien. Son rez-de-chaussée est divisé en boutiques. Les enseignes — tapis, verreries, ameublement — sont intactes; mais quelques-unes ont été effacées et, à leur place, sur un fond noir, on lit, tracé en lettres jaunes : Ministère des Postes, Gendarmerie, Ministère des Colonies.

La petite plage est devenue le refuge de ce qui reste du peuple admirable qui n'a pas voulu céder le pas aux Boches. Une grande boîte aux lettres sur le trottoir est chargée d'inscriptions en français et en flamand. Les collectionneurs recherchent les lettres qu'on met dans cette boîte et qui portent le tim-



bre belge et les cachets de Sainte-Adresse. Un guérite se dresse à une porte du bâtiment. Dans le grand café très clair, où l'on voit quelques officiers en kaki, avec, au collet, des étoiles sur un écusson de velours noir, un grand portrait du roi Albert I<sup>er</sup>, est entouré des trois couleurs nationales, rouge-jaune-noir...

Il y a quelque chose de tragique à penser que le gouvernement d'un pays qui possède tant d'incomparables merveilles : les palais de Bruxelles et ceux d'Anvers, les béguinages de Gand, les canaux de Bruges, où se mirent des cygnes noirs et des cygnes blancs; les clochers de Malines. L'inépuisable trésor des Flandres, soit contraint de vivre dans ce décor truqué — maisons de carton et palais en pâtisserie.

Mais, de cet aspect provisoire, vient le baume en même temps que la blessure. On sent bien que cette installation de fortune ne durera qu'un temps, que chaque heure fait plus proche le jour tant attendu... Les blessés belges passent sur la place, traînant leurs béquilles, s'appuyant sur des bâtons. On pense à ceux qui sont tombés à Liège et à Dinant et qu'il faut venger.

André Warnod.



## Communiqués

Aujourd'hui (1<sup>er</sup> avril), demain et lundi, l'œuvre de l'Œuvre de la Femme organise à son siège social, 5, rue Daubouze, de 2 heures à 6 heures, une exposition-vente des travaux de ses ouvrières et principalement de ceux de la Section des Mutilés de la Guerre (tapis, tapisserie d'ameublement, orfèvrerie).

Les meilleures nouvelles nous parviennent de l'hôpital installé à Salonique par la Société de Secours aux Blessés militaires en Orient. Installé dans des baraques, cet hôpital contiendra cinq cents lits. Vingt-six infirmières et soixante infirmiers, dont plusieurs volontaires, assureront le service des salles, sous la haute direction de M. le docteur Cléret, chirurgien en chef de l'hôpital. Ainsi se complètera l'œuvre entreprise par la Société en Orient. Ouvré capitale, si on considère qu'en dehors du *Charles-Roux*, actuellement désarmé, et de son équipe de vingt-six infirmières, qui, du mois d'août 1915 au mois de mars 1916, n'ont cessé de prodiguer leurs soins aux malades et aux blessés soignés dans cet hôpital flottant, la Société va avoir en service à Salonique : 8 infirmières à l'hôpital militaire N° 1, 17 à l'hôpital de la Princesse-Marie de Grèce, 20 à l'hôpital auxiliaire N° 1, 12 à l'hôpital militaire N° 5, qu'une cinquième équipe vient d'être envoyée à Vido et à Corfou dans l'hôpital installé dans l'Achilleon; enfin, que deux autres équipes ont été placées sur les bateaux *Bretagne* et *Déboua*, chargés du service d'évacuation de l'armée d'Orient.

L'Assemblée générale de l'Association d'aide aux veuves de la grande guerre aura lieu demain 2 avril, à 2 heures, au Cercle de la Librairie, boulevard Saint-Germain, 117, sous la présidence de M. le général de Lacroix. M. Henri-Robert prononcera une allocution.

Le Comité de Secours au corps expéditionnaire d'Orient (Caisse d'épargne, 12, rue de la Bourse, Lyon) demande à tous ceux qui ne tiennent pas à conserver les revues, journaux littéraires ou quotidiens de les faire déposer à l'œuvre de l'œuvre, 8, rue Alphonse Rocher, Lyon, les dons en espèces devant être adressés rue de la Bourse.

Elle n'était pas riche, et le Mas des Oiseaux tombait en ruines, mais cependant elle avait réuni ses économies pour parer aux premières nécessités de Lison.

Maintenant si la jeune fille voulait venir se reposer chez elle, elle l'accueillerait comme sa fille.

Elle l'attendait même, et c'était ce qu'elle avait de mieux à faire : venir.

Il fallait bien que le Midi aidât ceux qui souffraient d'une guerre si terrible, là-haut, dans le Nord.

Bonne tante Félicie ! Lison se mit à embrasser la bienheureuse lettre.

Bien sûr, elle irait au pays des oliviers et des cigales. Et, là-bas, elle s'arrangerait certainement pour n'être pas trop à la charge de sa parente.

Il devait y avoir sinon à Gardanne, du moins à côté, à Aix-en-Provence, des dames qui seraient satisfaites de lui faire exécuter des robes comme celles de la rue de la Paix !

Mais pourquoi la tante avait-elle mis tant de jours à répondre ! Lison en regardant les dates de la poste s'en rendit compte.

Il avait fallu au moins six jours pour que sa prière arrivât au Mas des Oiseaux, et la réponse recommandée était restée onze jours en chemin.

Alors Lison courut au télégraphe, et envoya la dépêche suivante :

« Merci du fond du cœur. Je pars demain et vous embrasse. »

Puis elle s'occupa aussitôt de ses préparatifs de voyage.

Ils n'étaient pas longs, et ses bagages n'étaient pas bien lourds. Tout ce qu'elle possédait tenait dans une petite valise.

(A suivre)



## LA GUERRE SCIENTIFIQUE

## Les Flammenwerfer

Les Allemands, qui avaient prévu l'emploi des gaz asphyxiants, n'avaient pas oublié, dans leur préparation méthodique de la guerre qui ne laissait rien au hasard, de poursuivre les recherches nécessaires à la mise au point d'un appareil susceptible d'incendier les positions adverses. C'est ainsi qu'en 1910 ils avaient déjà imaginé un appareil portatif capable de produire de grandes masses de flammes.

L'inventeur avait passé en revue tous les modes d'emploi de son engin et, avec force détails, en montrait le maniement, suivant les conditions de la guerre; il envisageait déjà son utilisation contre les tranchées ennemies.

Ces raisons et surtout le caractère féroce que les Allemands entendent, par principe, donner à la guerre, expliquent suffisamment que leur état-major n'ait pas hésité à se servir contre nous des Flammenwerfer, des appareils qui jettent des flammes. Au point de vue technique, il n'y avait plus qu'à les mettre en batterie. Et les Allemands ne se sont pas fait faute de se servir de ce procédé barbare pour soutenir leurs attaques. Le plus célèbre exemple nous en est fourni par l'offensive exécutée en Argonne, sous les ordres du Kronprinz, au mois de juillet 1915. Récemment encore, en Champagne, nos ennemis ont tenté des coups de main sur deux de nos saillants : le Bonnet d'Év-



Appareil portatif allemand pour la projection des flammes.

Les vagues de flamme avaient au début une longueur et une largeur utiles de vingt mètres. Leur rôle était de provoquer un effet mortel subit et de repousser l'ennemi à une grande distance, par suite du développement intense de chaleur.

Cet appareil semble avoir fait sa première apparition sur le front oriental. Cependant les observations dont nous ont fait part les Russes présentent quelque différence avec celles que l'on recueille sur notre front. En effet, nos alliés nous parlent d'un liquide qui s'enflammerait spontanément au contact de l'air, tandis que dans l'appareil en usage contre nos lignes le liquide prend feu immédiatement avant sa sortie du tuyau qui sert à le répandre.

Dans l'ensemble, cet engin apparaît sous la forme d'un réservoir métallique, ovale ou cylindrique, transporté à dos d'homme au moyen de courroies, et muni d'un tuyau flexible qui permet de lancer, en lui donnant la direction voulue, le liquide contenu dans le récipient qu'un robinet permet d'ouvrir ou de fermer. Presque au centre vient s'adapter un tube recourbé qui baigne dans le liquide et dont l'un des bouts est dirigé vers le fond, tandis que l'autre, traversant la paroi, s'ouvre extérieurement dans une douille où vient se fixer le tuyau d'émission, qui porte vers son extrémité un percuteur dont l'action est réglée par le jeu même du robinet de commande.

Le réservoir est divisé en deux chambres : l'une recevant de l'acide carbonique, destiné à produire une pression; l'autre, un liquide inflammable : pétrole ou tout autre produit analogue. Un manomètre monté sur la paroi du récipient sert à indiquer la pression. L'acide carbonique renfermé dans un petit cylindre d'acier, rattaché au réservoir par une courroie, est introduit dans la chambre supérieure par un tube, dont on ferme le robinet lorsque la pression suffisante est obtenue. L'on peut alors détacher le cylindre de l'appareil, qui se trouve allégé d'autant. Tous les orifices étant clos, il suffit, au moment choisi, d'ouvrir le robinet qui donne issue au contenu de la chambre inférieure pour mettre en mouvement le percuteur, enflammer une amorce et du même coup le liquide qui se précipite violemment hors du tuyau d'émission.

A ce Flammenwerfer portatif, les Allemands préfèrent de beaucoup le type lourd, qui est mis en place sur les positions, dans les tranchées mé-

mes, et qui permet de lancer des quantités de liquide bien plus considérables.

Ce modèle fixe est transporté à pied-d'œuvre dans la première ligne un jour avant l'attaque.

Il consiste en un cylindre en fer de 1 m. 50 de haut et 0 m. 70 de diamètre.

Le tuyau en caoutchouc renforcé, long de 5 à 7 mètres, se termine par une lance d'arrosage, longue de 3 mètres. Deux pionniers soutiennent le tuyau, un troisième dirige la lance.

L'appareil est installé dans une sape spéciale, aménagée en avant de la parallèle de départ, sous un abri recouvert de 1 m. 50 de terre, afin d'éviter qu'un obus ne puisse faire délayer le récipient et incendier les tranchées.

Pour effectuer l'opération de lancement du jet, les trois hommes sortent un peu de la sape et s'abritent derrière de petites élévations de terre préparées à l'avance.

Le cylindre de fer, vu son poids considérable, est rempli sur place. On introduit le liquide par un orifice de remplissage de 15 centimètres de diamètre, que ferme un bouchon métallique fileté.

Le liquide générateur de flammes est noirâtre. C'est un mélange d'essence de pétrole, amenée dans des voitures-citernes, et de poix de Saxe, apportée en fûts. La poix de Saxe est la matière qui, en Allemagne, sert à goudronner les fûts de bière à pression.

Les Allemands ont également essayé d'utiliser le pétrole solidifié, suivant un procédé anglais qui date de quelques années. Ce produit est concentré en une sorte de pâte gélatineuse qui possède les mêmes propriétés sous un volume réduit. Sous un poids minime on peut ainsi transporter de grandes quantités de pétrole. Il ne semble pas cependant que nos ennemis aient été satisfaits de ce procédé.

Le cylindre, rempli du mélange inflammable, est prêt à fonctionner. Il suffit d'actionner un levier placé sur le côté pour faire jaillir le liquide qui, aussitôt projeté, s'enflamme spontanément en dégageant une épaisse fumée noire ou grisâtre; il se répand en même temps une odeur fétide et forte qui rappelle celle du soufre et du phosphore et qui paraîtrait indiquer que les Allemands incorporent fréquemment au liquide des produits toxiques.

Le jet qui s'échappe sous une pression de 24 atmosphères dure de 10 à 15 minutes et peut, suivant le témoignage de certains prisonniers, dépasser 50 mètres. La portée moyenne est de 35 mètres.

L'état-major allemand a bien défini le but des lance-flammes. Comme on peut interrompre les jets à volonté, les faire partir isolés ou en batterie, longs ou courts, il est dit dans les ordres secrets que les Flammenwerfer doivent être manœuvrés de façon à pouvoir combattre plusieurs objectifs avec une seule dose de remplissage. Il est aussi prévu que les projecteurs de flammes pourront être utilisés dans les combats de rues et de maisons.

C'est en Argonne, le 13 juillet, que nos ennemis firent un usage extraordinaire des Flammenwerfer avec des procédés tactiques spéciaux.

Brusquement, nos troupes firent connaissance avec ce nouveau mode d'attaque des barbares. Leur artillerie venait de cesser de tirer sur nos tranchées, lorsque de leurs lignes partirent des jets de liquides enflammés. C'était un mélange de goudron et d'essence qui, en prenant feu, formait une colonne de flammes et de fumée. L'opé-



Pour distribuer le pétrole, les Allemands pompent le liquide à un réservoir ambulant.

ration était dirigée de façon à ce que le feu s'établît en profondeur, tout en laissant cependant entre chaque jet des espaces de terrain libres que remplissait une épaisse fumée qui empêchait nos hommes de rien distinguer à quelques mètres devant eux. Le vent soufflait dans notre direction, la chaleur qui s'abattait sur notre première ligne était insupportable. Malgré cette fournaise, nos soldats, en vrais héros, restèrent imperturbables à leur poste. C'est à la faveur de

cette opaque fumée que s'avancèrent l'infanterie ennemie qui pensait nous surprendre par son stratagème. Malgré l'ingéniosité de leur offensive, les Boches ne purent arriver à percer nos lignes.

Le résultat des Flammenwerfer fut surtout d'occasionner à un certain nombre de nos soldats d'horribles brûlures, ce qui constitue une nouvelle preuve que le « Vieux Dieu » que les Allemands invoquent pour protéger leurs armes siège en Enfer.

## UN CHAPEAU PRATIQUE

Les chapeaux de la saison sont ou très petits ou très grands. Les petites toques emboîtant la tête assez exactement restent toujours très à la mode; mais elles ont l'inconvénient de découvrir un peu trop le visage par les journeaux ensoleillés. Dans ce cas, les grands canotiers de forme plus large que longue seront alors préférés. Pour celles qui trouvent peu seyante la toque au bord tout sec, et c'est le cas pour les femmes qui ont la figure plutôt ronde qu'ovale, la petite cloche est tout indiquée. Le modèle croqué est en paille tressée à bleu marine, simplement garni tout autour d'un apprêt en ruban étroit du même ton à lisières blanches. Le ruban est posé en bouclettes sur la calotte et sur la passe, avec devant un nœud peu volumineux piqué un peu haut. Ces apprêts en petit ruban font des chapeaux extrêmement pratiques; la garniture légère ne se déplaçant pas. Sur certains modèles, les rubans sont cousus en dents de scie et fixés par des perles de bois du même ton.



Chapeau de « listri » bleu garni de ruban.

Jeanne Farmant.

## BLOC-NOTES

## NOUVELLES DES COURS

— S. A. R. le prince Pierre de Monténégro, frère de S. M. le roi d'Italie, est arrivé à Rome.

## CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. de Nelidoff, ministre de Russie près le Vatican, est nommé ministre de Russie auprès de S. M. le roi des Belges, en remplacement du prince Jean Koudacheff, ambassadeur de Russie à Madrid.

— S. Exc. le marquis Imperiali, ambassadeur d'Italie à Londres, et la marquise Imperiali sont à Rome depuis hier.

## CERCLES

— Dans sa dernière séance, la Société des Bibliophiles français a élu comme président M. Emile Pinot, membre de l'Institut, en remplacement du regretté comte Lanjumeau, décédé dernièrement.

Puis, elle a procédé à l'élection de deux membres nouveaux, en remplacement du vicomte de Savigny de Moncorps et du comte Lanjumeau. Ont été élus : le comte Gabriel de Mun, présenté par le vicomte d'Harcourt et le comte A. de Laborde; le comte Louis de Blacas, présenté par le baron de Barante et le marquis de Luppé.

## NAISSANCES

— Mme Jean Guibal, femme du lieutenant d'infanterie, a donné le jour à un fils, Henri.

## DEUILS

Nous apprenons la mort :

De Mme veuve Stanislas Bouillier, née Defer, décédée âgée de quatre-vingt-six ans, en son domicile, 50, rue de Paris, à Montmorency.

Du capitaine d'infanterie Cognuet, chevalier de la Légion d'honneur, né le 15 mars dernier.

Du capitaine Jacques Jourdan, du 1<sup>er</sup> d'infanterie, décoré de la croix de guerre. Jeune peintre de grand talent, élève de Gabriel Rerrie. Il laisse une veuve, la violoniste Hélène Monbanc.

De Mme Adine de Julienne d'Arc, veuve de M. Pierre Lenery d'Arc, décédée à Lagarde, près de Toulon, âgée de quatre-vingt-deux ans, descendante de la famille de la « Bonne Lorraine ».

De M. Henri Holtz, caporal au 1<sup>er</sup> territorial, tué à Vaux, le 21 février dernier. Attaché au service commercial des Mines de Lens, il était le fils de M. Paul Holtz, inspecteur général des ponts et chaussées, décédé, et le grand-père de M. Louis Le Gall, ancien trésorier général du Pas-de-Calais et du Nord, ancien directeur du cabinet du président Félix Faure.

Du capitaine Michel Jolani, commandant une escadille du camp retranché, mort à la suite d'un accident d'avion. Il venait de se lancer à Mlle Angèle Boyer, fille du général Maurice Boyer, commandant la cavalerie de Tunisie.

De Mme Paul Madry, femme du sénateur de la Seine, ancien directeur des affaires départementales, préfet honoraire, décédée, 6, rue Gailly.

De la comtesse de Kersaint-Gilly, née de Laroze, décédée à Nordaun, à soixante-trois ans.

De Mlle Berthe de Bérnet, fille du lieutenant-colonel commandant le 95<sup>e</sup> d'infanterie au front, décédée à Autun.

## “EXCELSIOR” RÉTRIBUE

les photographies intéressantes  
qui lui sont envoyées par ses  
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale  
La vie artistique  
Les procès importants  
Les accidents graves

Les événements locaux  
La vie économique  
Les sports  
Tous faits pittoresques



## LA VIE INTELLECTUELLE

## Poèmes de guerre

Poèmes de guerre qui sont des poèmes de généraux, de soldats, et même de parlementaires!

Il était naturel qu'Henry Bataille, poète, consacra à la guerre un beau livre, encore qu'un peu disparate. Mais voici que la guerre fait surgir des poètes qui, durant la paix, ne se sentaient poètes nullement. Cela ne nous inquiète pas du tout, et au contraire, nous nous réjouissons de l'occasion donnée aux civils de prouver qu'ils tiennent. Et nous nous réjouissons de la preuve donnée au monde de la vigueur incessamment renaissante du génie français, preuve qui est péremptoire à coup sûr pour autant que les vers sont bons.

Ils ne sont pas mauvais d'ailleurs les vers! Mais ils ne sont pas entièrement nouveaux. Les poètes que la guerre inspire ne se disent pas :

Sur des pensées nouvelles faisons des vers antiques.

Mais sur de vieux pensers, ils font des vers qui ne sont pas très jeunes. Qu'importe après tout si ces vers sonnent franc et chantent clair! Qu'importe si ces poètes ne sont pas les successeurs d'Hugo, puisqu'ils n'ont d'autre dessein que de nous fournir la monnaie de Déroulède. Ils la fournissent loyale et bien frappée, et d'une circulation aisée dans les foules, où l'on applaudit volontiers les beaux cris de patriotisme et où l'on demande surtout à la poésie d'être éloquente.

La poésie du général Bruneau est éloquente. Et le cas du général Bruneau est significatif. Le général Bruneau pendant des ans et des ans n'avait probablement jamais professé qu'il fut convenable à un homme d'écrire des livres. Soudain, l'inspiration le saisit. Elle le saisit et ne le lâche plus.

Le général Bruneau, coup sur coup, raconte donc ses souvenirs personnels de guerrier. La vigilante Académie française, qui est bien incapable de négliger des souvenirs de guerrier, les consigne. C'étaient les *Récits de Guerre*. Histoire d'une campagne de rouaves pendant la guerre de 1870. Puis ce fut *En colonne*. Récits de guerre, de chasse et d'exploration. Le général Bruneau témoignait des qualités d'un conteur assez vif. Il ne lui parut pas interdit alors de conseiller ses contemporains sur les choses militaires. Il prononça donc les *Paroles d'un Soldat*. Et il montra jusqu'à l'évidence qu'il était patriote et que les idées neuves sur la réorganisation de l'armée n'étaient point faites pour le séduire. Les *Récits tragiques de la Vie africaine* attestèrent du moins qu'il était capable de diversifier son talent et de varier ses effets. Avant la guerre, nous nous enorgueillissions déjà d'une multitude de généraux écrivains; après la guerre les généraux écrivains pulluleront, c'est certain. Prêts à tout ce que l'avenir nous ménage ou nous promet, contentons-nous dire que, parmi les généraux écrivains d'hier, le général Bruneau prenait une figure originale.

Les vers ardents — *Vers héroïques* — que la guerre lui dicta, n'accusent pas son originalité. Ils mettent surtout en relief sa sincérité des longtemps éminente. Le général Bruneau est naturellement sensible à tous les héros jadis de la guerre. On aurait tort de le croire sensible uniquement à la grandeur des exploits purement militaires. Il est aux douleurs que les combats propagent. Ce guerrier, qui ne me semble pas introduire dans la guerre moderne des complications scientifiques, et qui a donc l'âme du soldat de jadis qui criait : « En avant! » et agitait son sabre, ajoute à ce sentiment simple et vibrant de l'héroïsme un sentiment profond de la famille. Il ne manque ni de douceur ni de tendresse. Mais, bien entendu, il s'élève surtout aux prouesses spécialement militaires. Il est enclin à célébrer particulièrement les actions d'éclat, et aussi les détails caractéristiques de la vie des camps. Ses vers sont solides, sont fermes. Trop abondamment éloquents, parfois!

Tels quels, les vers du général Bruneau ont de la force et de l'ampleur. Notre poète a noté en sous-titre : *Poèmes à lire et à dire*. Ses poèmes sont à dire plus encore qu'à lire. Ils feront frémir longuement les assemblées françaises...

\*\*\*

Et maintenant, les parlementaires!

Les poètes ont une immense supériorité sur les prosateurs. Les poètes disent leurs vers dans les salons, alors que les prosateurs ne disent rien du tout. M. Georges Trouillot — par une métamorphose inattendue ou par une évolution un peu brusque — est devenu un de nos poètes de salon les plus appréciés. Et on l'applaudit de grand cœur, car il met beaucoup de cœur dans ses poèmes patriotiques.

Les vers de M. Georges Trouillot ne sont pas exclusivement militaires, peut-être parce que M. Georges Trouillot n'a pas été toute sa vie soldat. Mais la guerre européenne a déterminé chez lui une grande fièvre poétique. Et M. Georges Trouillot exprime généralement tous les sentiments généraux que la guerre développe en chacun de nous.

Sa verve infatigable s'accommode de toutes les formes poétiques tour à tour. Et il va du sonnet au récit dramatique. L'importante scène : *Gavroche et Flambeau*, qui donne son titre au volume, est à la fois très vivante et très pittoresque. Le Flambeau de

M. Georges Trouillot rappelle celui d'Edmond Rostand. Son Gavroche évoque aussi le « roineau parisien », de Rostand. Il a les mêmes dispositions à l'héroïsme, la même gaieté naturelle et volontaire : et on sent bien qu'il ne se soustraira pas aux sacrifices nécessaires.

Il faut savoir mourir pour s'appeler Gavroche

disait déjà Rostand. M. Georges Trouillot le dit aussi. Et il chante avec une émotion puissante « la petite patrie encluse dans la grande » et le sublime éparp dans l'épopée. Et il analyse les sentiments personnels de quelques-uns plus clairvoyants, et l'inconscience indistincte et magnifique de la masse :

Le combattant, poussière au milieu d'une armée.  
Ne voit rien du duel qui grandit autour de lui.  
Nous de même, ignorants du drame d'aujourd'hui.  
Nous vivons dans la nuit d'une immense fumée.

Pensée grande, grandiose : expression, de-ci, de-là, fléchissante. Mais de la vivacité, de l'ardeur, une ironie sarcastique et justicière, une indignation qui crée les poèmes, un élan généreux, une sorte de jeunesse militante et confiante : ce qu'il faut pour animer un recueil de poèmes de guerre!

Mais plusieurs ont cette animation vigoureuse qui fait se répandre l'éloquence. Un soldat, qui n'était point un écrivain jadis, M. Jean Bonnefoy, nous donne des *Visions de guerre*, et dans ses poèmes chaleureux, il prése plus que les autres que la sauvegarde des libertés françaises importe à l'univers tout entier, que la cause de la France est la cause de la civilisation et que la victoire de la France sera la victoire même de l'humanité. Il annonce :

Et bientôt nos foyers redront les échos  
Des exploits de géants contés par les héros.

Nous avons vu avec émotion les héros à l'œuvre et déjà — prose ou vers — les récits commencent...

J. Ernest-Charles.

## Envoyons au front

## les gardes républicains !

C'est la proposition que font quelques députés

La commission de l'armée vient d'être saisie d'une proposition de résolution déposée, avec demande de discussion immédiate, par quelques députés, et invitant le ministre de la Guerre à remplacer les gardes républicains restés dans le camp retranché de Paris par des gardes républicains auxiliaires recrutés parmi les hommes mobilisés appartenant aux classes de la réserve de l'armée territoriale.

Dans leur exposé des motifs, les auteurs de la proposition font observer que les gardes républicains sont tous d'anciens sous-officiers, choisis parmi des hommes particulièrement forts et vigoureux.

« Ils forment, disent-ils, une troupe d'élite. La place de ces soldats de carrière est parmi nos valeureux combattants. La tranchée les appelle.

« D'ailleurs est-il, parmi eux, un seul homme qui ne brûle du désir d'aller combattre l'ennemi de la patrie, de surpasser en héroïsme le plus courageux de nos « poilus » ?

« La population parisienne, qui, chaque année, émarveille par l'attitude martiale, la remarquable entraînement de ces beaux hommes, les acclame à Longchamp, pense avec eux qu'en temps de guerre ils ont mieux à faire qu'à porter des plis, monter la garde, être de service au théâtre ou faire la haie sur le passage des cortèges officiels. »

Les Actionnaires de la Société Générale se sont réunis hier en Assemblée générale.

Le rapport déclare que le Conseil s'est appliqué au cours de l'exercice 1915 à réduire les engagements sociaux, comme en témoigne le bilan, à sauvegarder l'avenir des entreprises dans lesquelles la clientèle est intéressée, à fournir la plus large concurrence possible à la Défense Nationale. La proportion des recouvrements sur le portefeuille mobilier est très satisfaisante, puisqu'elle dépasse 70 0/0. La prolongation de la guerre a eu une répercussion défavorable, notamment sur les entreprises de l'Amérique du Sud. Mais le Conseil fait et continuera à faire, dans l'intérêt de la clientèle, tous ses efforts pour aider au relèvement de ces affaires dont la plupart sont appelées à retrouver la prospérité quand la situation sera redevenue normale. La confiance et la fidélité de la clientèle se sont affirmées avec une force particulière lors de l'emprunt de la Défense Nationale, plus de 328.000 souscripteurs ayant apporté à la Société Générale un montant en capital de 880 millions de francs.

Le rapport signale également la nouvelle répartition des Services dans les trois immeubles du boulevard Haussmann, de la rue Beaumour et de l'avenue Kléber ; cette organisation a eu comme conséquence de rendre libre l'immeuble de la rue de Provence que le Conseil espère pouvoir réaliser après la guerre dans des conditions avantageuses par suite de sa situation.

Le produit net de l'exercice s'est élevé à Fr. 10.404.000 — sensiblement égal à celui de 1914 qui avait été reporté à nouveau. En raison de la prolongation des hostilités, le Conseil a cru devoir procéder à une révision sévère de tous les postes de l'actif aboutissant à une dépréciation totale de 87.639.000 fr. Cette dépréciation est ramené, après attribution intégrale des Profits, à 66.500.000 fr. faisant l'objet d'un prélèvement sur la Réserve, laquelle, l'opération faite, représentera encore la somme appréciable de 50.700.000 fr. Le Conseil estime que la prospérité future de l'Établissement sera désormais assurée, au prix d'un sacrifice momentané, sur une base forte et absolument saine.

L'Assemblée a fait un excellent accueil aux déclarations du Conseil. La première résolution a été votée à l'unanimité moins sept actionnaires, et les autres à l'unanimité.

Ayuntamiento de Madrid

## Petite gazette de la Comédie

Le *Flibustier*, de M. Jean Richepin, repris le 1<sup>er</sup> septembre 1915 avec Mlle Leconte dans Janik, et non rejoué depuis ce soir-là, a reparu mardi sur l'affiche, suivi de *Bambouche*. Mercredi, *Britannicus* — cette fois encore accompagné de *Poils de Carotte* — nous présentait de nouveaux changements dans la distribution. Mme Colonna-Romano s'essayait dans Junie ; succédant à Mmes Guittini, Y. Ducois et Jeanne Remy, elle est la quatrième interprète du rôle depuis le 1<sup>er</sup> janvier. Fort jolie sous ses voiles blanches, Mme Colonna-Romano serait très émouvante, car sa voix a des inflexions tendres et caressantes, et son angoisse est parfois profonde, si ses mouvements désordonnés, ses gestes saccadés et ses cris surgissant brusquement dans le débit ne détruisaient le charme d'une interprétation qu'une tenue mieux surveillée suffirait à rendre très agréable. Gaillard interprétait *Britannicus* pour la seconde fois ; le physique de ce jeune homme est élégant, la taille est bien prise, l'aspect sympathique, la diction juste ; il joue le rôle dans un ardent mouvement, surtout en troisième acte, dans la dispute avec Néron. La voix seulement me paraît faible. Silvain ayant abandonné *Narcisse* à Leitner, reprenait *Burrhus*, où, dès le 10 avril 1890, il avait succédé directement à Monnant. Simple et savant diseur, Silvain incarne un *Burrhus* trop affable, trop « courtois » ; on ne devine pas sous la toge l'âme du soldat dont Paul Monnet traduit si fièrement la mâle énergie. Silvain pourrait être aussi moins exubérant à la fin de sa grande scène du quatrième acte. Mlle Madeleine Roch s'installe à peu à peu dans le personnage d'Agrippine, qui bientôt comptera parmi ses meilleurs rôles.

Judi, la *Fille de Roland* a été offerte aux abonnés des matinées classiques ; le soir, après les *Brebis de Panurge*, nous avons assisté à la reprise de la *Mégère apprivoisée*.

L'adaptation de la pièce de Shakespeare par Paul Delair a été jouée pour la première fois à la Comédie-Française le 19 novembre 1891. La *Mégère apprivoisée* avait été montée pour Coquelin, qui devait y faire sa dernière création à la Comédie-Française. Le succès fut considérable ; en soixante-huit jours, la *Mégère apprivoisée* fournit quarante-deux représentations ! Le lundi 25 janvier 1892, Coquelin disait pour la première fois à la Maison en interprétant une suprême fois *Petrucio*. Deux jours après, le mercredi 27 janvier, Baillet reprenait le rôle. Jouée quatorze fois encore en 1892, après le départ de Coquelin, la *Mégère apprivoisée* tint l'affiche deux fois seulement en 1893 ; nous la retrouvons dix fois en 1896, puis quatre fois en 1898. Elle n'avait plus été représentée depuis dix-huit ans. L'interprétation de jeudi était entièrement nouvelle, sauf pour le très petit rôle de Gregorio conservé par Falcouier.

Deux personnages dominent la pièce : *Petrucio* et *Catharina* qui avaient trouvé en Coquelin et en Mlle Marsy des interprètes admirables. Le nouveau *Petrucio* est loin, bien loin du créateur et même de son double, de Baillet. Coquelin interprétait *Petrucio* avec une verve, une virtuosité incomparables ; il jonglait avec les mots ; sa voix d'une si riche sonorité, qu'une articulation merveilleuse rendait plus pénétrante encore, donnait aux moindres phrases, comme aux longues périodes, un surprenant éclat ; il était léger et truculent ; enfin, il « jouait » la brutalité, mais, toujours maître de lui, n'allait jamais jusqu'au bout de sa respiration ; il donnait la reconfortante sensation de la force comique dans l'aisance d'une exécution où ne se trahissait nul effort. Grand, lui, se donne un mal énorme... et cela se voit ! Il est lourd, brutal, sans fantaisie ; il s'essouffle à crier, et comme il ne met point de variété dans le débit, la règle, dès le milieu du second acte, devient d'une languissante monotonie. Et pourtant Grand est sincère ; sa conviction, j'en jurerais, est très profonde, et l'acteur s'efforce de « vivre » son personnage ; mais *Petrucio* appartient à cette famille de rôles qui exigent chez le comédien une étude savante de l'art de dire ; il se rattache aux rôles du répertoire auxquels l'excellent interprète de tant d'œuvres contemporaines n'a pas voulu assez tôt s'imposer la tâche d'assouplir l'indépendance de son tempérament.

Mlle Cécile Sorel a obtenu dans *Catharina* un très gros succès personnel. Il n'en fut pas de plus justifié. Mlle Cécile Sorel a compris que *Catharina* n'est pas une femme méchante — avec celles-là il n'y a rien à faire ! — mais simplement une jeune personne affligée d'un caractère détestable, ce qui est bien différent ; aussi ses accès, ses crises de fureur aux deux premiers actes sont-ils d'un comique étourdissant, parce qu'ils extériorisent une colère nerveuse et toujours à fleur de peau. Au 3<sup>e</sup> acte, Mlle Sorel a trouvé des attitudes, des mouvements plaisants, tout en demeurant vrais, pour peindre l'accablement de la malheureuse déjantée aux trois quarts matée ; la transformation du caractère est ensuite graduellement indiquée pour aboutir à l'absolue soumission envers le maître qui l'a conquise. Cette composition est exécutée avec un brio étincelant d'abord, puis avec une délicate tendresse. Mme Adeline Dudley avait, après la créatrice, incarné une très intéressante *Catharina* ; mais je crois sans exagérer, pouvoir comparer Mlle Cécile Sorel à Mlle Marsy.

Emile Mas



## CETTE ANGLAISE A VU LA MORT DE PRÈS



Pendant un récent raid de zeppelins au-dessus de Douvres, une femme dialoguait dans la rue avec son mari lorsqu'elle fut atteinte légèrement par l'éclat d'un projectile. Quelque peu émue — on le serait à moins — elle montre volontiers aujourd'hui son costume déchiré par les pirates de l'air.

## LES PLUS JOLIS GESTES DE NOS INFIRMIÈRES



Ce ne sont pas les moins touchants des gestes fraternels faits par nos infirmières que ceux où on les voit aider les convalescents — qu'elles ont sauvés — à faire leurs premiers pas dans la cour des hôpitaux, se pencher vers le soldat aveugle pour lui lire les nouvelles et disposer sur le lit du blessé le carton de broderie où il fait des progrès chaque jour.



## THÉÂTRES

**L'Opéra-Comique.** — Demain, matinée à 1 h. 1/2, *Carmen*, avec le concours exceptionnel de Mlle Lucienne Bréval, obligeamment autorisée par l'Opéra, MM. Darmon, Henri Albers, Mmes Vallin-Bardo, Sauts Paviot, Solrée à 8 heures, Werther (Mlle Brohl, Gamin, M. Léon David, Vaur, etc.).

Jeu de 6 avril, à 1 h. 1/2, la *Vie de bohème* (Mlle Edmée Favart, Tiphaine, MM. Pailard, Jean Pétier, Vaur, etc.); la *Pille du régiment* (Mlle Tissier, M. de Creus).

Samedi, à 7 h. 1/2, la *Tosca* (Mlle Marthe Chenal, MM. Darmon, Henri Albers, etc.).

**Concerts-Rouge.** — A 15 h. 30, musique de chambre : 4<sup>e</sup> quatuor (Beethoven), par MM. O. Poulet, V. Outil, Ph. Jurgen, L. Ruyssen ; *Païse* (Sauts Paviot) ; *Quintette* (César Franck) ; *Mme Victoria Barrière*, pianiste, dimanche, 15 heures, matinée.

**Aux Capucines.** — Le théâtre des Capucines donnera demain dimanche, à 2 h. 1/2, une nouvelle matinée de son grand succès, *Paris aux quinquets*, la triomphale revue de M. Michel Carré ; le *Successeur*, l'amusante comédie de M. Robert Dieudonné, et *Devant le rideau* ; le joli prologue de M. Georges Davise avec toute la brillante interprétation du soir, Mlle Alice Bonheur, Mériodol, Derus, Carot, Jardy, Dully, Calvet et Yane Erlane, MM. Berthet, Grouillet, A. Lamy, Derblay, Bellon, etc.

### SAMEDI 1<sup>er</sup> AVRIL

**Comédie-Française.** — A 1 h. 30, *Les Femmes de bonne humeur*, *Le Médecin malgré lui*. A 8 heures, *La Mégère apprivoisée*, *L'Alceste*.

**Opéra-Comique.** — Relâche.

**Odéon.** — A 2 heures, *Horace*, *Les Femmes savantes*. A 8 heures, *L'Expédition*.

**Théâtre Antoine.** — A 8 h. 45, *Nana* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

**Ambigu.** — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

**Apollon.** — A 8 h. 15, *Madame Boniface*.

**Athénée.** — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), *Le Coq en pâte*.

**Bouffes-Parisiens.** — Relâche.

**Capucines** (tel. 150-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, revue ; le *Successeur*, *Devant le Rideau*.

**Châtelet.** — Mercredi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), à 7 h. 30, *Les Épiques d'une petite Française*.

**Cluny.** — A 8 h. 45, *Le Fils naturel*.

**Déjazet.** — A 8 heures, *Les Femmes de Rosalie*.

**Gaité-Lyrique.** — A 8 h. 30, *Trois femmes pour un mari*.

**Grand-Guignol.** — A 8 h. 45, *Nuit blanche*, *Un rage d'amour*, *Le Masque*, *La Lanterne* (matinées mercredi et dimanche).

**Gymnase.** — Relâche.

**Théâtre Michel.** — A 8 h. 30, *Le Pot de terre*, *L'Avion 359*, *Une petite femme forte*.

**Porte-Saint-Martin.** — A 7 h. 45, *La Femme nue*.

**Théâtre Réjane.** — A 8 h. 30, *Alceste* (Mme Réjane).

**Palais-Royal.** — A 8 h. 30, *Le Pollu*, *Bortense a dit* ; *J'en m'en f... !*

**Revue.** — A 8 h. 30, *Une Nuit de noces*.

**Théâtre Sarah-Bernhardt.** — A 8 heures, *La Tour de Nesle*.

**Trianon-Lyrique.** — A 8 h. 15, *Les Noces de Jeannette*, *Galathée*.

**Variétés.** — A 8 h. 30, *Le Dindon*.

**Vauvilliers.** — A 8 h. 30, *Maciste et l'Expédition du capitaine Williamson*.

### MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINÉMAS

**Olympia** (tel. 44-78). — A 8 h. 30 et 10 h. 30, *Marche et ses lions dans l'arène* ; *Vingt attractions*.

**Gaumont-Palace.** — A 8 h. 30, *Kil* ; *Monsieur Pinson*.

**Le Palace.** — De 11 à 17 h. Tel. Marc. 16-73.

**Le Palace.** — *La Vie des prisonniers allemands*. Loc. 4.

**Cinéma des Nouveautés Anbert-Palace** (34, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

**Omnia-Palace.** — *Passion tzigane*, *Les Mystères* (18<sup>e</sup> édit.).

*Les Rues rouges*, *Max dans les airs*, *Moutoullant au désert*, *Le Sûr au Japon*.

**Folies-Dramatiques-Cinéma.** — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

**Tivoli-Cinéma.** — *L'Indépendance de la Belgique* ; *Max dans les airs* ; *Les Rues rouges* ; *M. Pinson, policier* ; *Moutoullant au désert*. (Téléph. Nord 26-44).

## COURS ET CONFÉRENCES

**« LA FEMME FRANÇAISE ET LA GUERRE »**

Dans une causerie qu'il a faite hier à la Société des Conférences, M. Camille Bellaigue a rendu un hommage éloquent et attendri à la femme française au cours de la guerre. « Femmes françaises, a-t-il dit en terminant, que votre nom soit à tout jamais honoré et béni ! C'est une conclusion à laquelle a souscrit l'assistance entière, comme y souscriront tous les lecteurs de cette belle et forte page de psychologie que publiera la semaine la *Revue Hebdomadaire*, qui s'est assurée le droit exclusif de reproduction de toutes les conférences de la Société des Conférences.

A l'Université des « Annales », 31, rue Saint-Georges, Paris. — Après-demain lundi 3 avril, à 8 h. 1/2 : 4<sup>e</sup> conférence par M. Edouard Herriot.

A l'Institut catholique. — Lundi 3 avril, à 3 h. 45, les Institutions et la société au temps de Louis XIV. M. Leresche : *L'Université et la grande Université*. 5 h. 15, Supplément de la morale chrétienne. M. le chanoine Piat : *Le Christianisme et le progrès social*. — Mardi 4 avril, 4 heures, M. l'abbé Rousselot : *Le Latit d'église*.

## LES SPORTS

### FOOTBALL ASSOCIATION

**Entente Suisse contre Sélection Parisienne.** — Résultat de la partie de jeudi : match nul, 2 à 2.

**Coupe Nationale (F.G.S.P.F.).** — Demain dimanche, au Parc des Sports du P.O., à Arcueil, « la Vache Noire », seconde demi-finale de la Coupe Nationale de football association de la F.G.S.P.F. Ce match mettra aux prises deux excellentes équipes de province : la Rousbalte Association, champion de l'Est, qui a battu dimanche dernier à Lyon les Sports Athlétiques de Marseille, et l'U.A. de Cognac, qui a éliminé l'Étoile Sportive des Landes et battu successivement toutes les équipes militaires et civiles de la Charente. Coup d'envoi à 2 h. 30.

### FOOTBALL RUGBY

**Réunion de demain.** — Stade Français contre Paris Université Club, au Parc des Princes, à 3 heures.

### AVIATION

L'assemblée de l'Aé.C.F. — C'est jeudi prochain, 6 avril, qu'aura lieu l'assemblée générale de l'Aéro Club de France.

### PATINAGE

**Match-revanche.** — L'équipe Camille du Vandrey (U.S.A.), Vergani (Italie) et Van Damme (Belgique), rencontrera, dans un match-revanche, ce soir, à la Porte-Mahiot, Schrumk (Danois), Samuel (Roumain) et de La Rose (Français).

### BOXE

**M. Clément contre G. de Huertas.** — Ce soir, en salle privée, match de dix rounds de trois minutes, entre Marcel Clément, le champion de Paris poids légers 1916, et Guy de Huertas.

**Le Championnat poids mouches d'Angleterre.** — Sid Smith a encore une fois été battu en trois rounds par Jimmy Wilde, le champion poids mouches d'Angleterre.

### HOCKEY

**Ecole de l'île de France bat Entente Parisienne.** — Le dimanche 26 mars, l'Entente Parisienne s'est rencontrée à Liancourt avec l'équipe de l'île de France.

Le temps se montra très défavorable. Les Parisiens eurent peu de chance, car un de leurs meilleurs joueurs ayant reçu une balle ne put continuer. Un autre subit le même sort. Cependant, les matcheurs se défendirent avec énergie, et leur infériorité numérique les excusa un peu de s'être fait battre de 11 à zéro.

## La Bourse de Paris

DU 31 MARS 1916

Journée de liquidation, c'est-à-dire extrêmement calme, en dehors des opérations nécessaires pour la régularisation des positions. La fermeté n'en demeure pas moins la note dominante dans la majorité des compartiments.

Parallèlement les fonds d'Etat, nos rentes ne se modifient guère, le 3 0/0 perpétuel à 63,25, le 5 0/0 à 83,15, le 3 1/2 à 81. Au groupe étranger, l'Extérieure est sans aucun changement à 94,30. Russes soutenus, le Consolidé à 21,50, le 1906 à 86, le 1909 à 75,25, le 1914 à 85,80.

Rien de particulièrement intéressant à signaler du côté des établissements de crédit, où nous laissons la Banque de France à 4.850, le Crédit Lyonnais à 1.050.

Fermeté de nos grands Chemins, notamment du Nord à 1.200.

Cuprifères bien tenus et en légère amélioration sur hier, soit, le Rio à 1.758, le Boléo à 765.

En banque, les transactions ont été à peu près nulles.

### COURS DES CHANGES

Londres, 28,45 ; Suisse, 114 1/2 ; Amsterdam, 258 ; Pétersbourg, 187 1/2 ; New-York, 597 1/2 ; Italie, 91 ; Barcelone, 377 1/2.

**ALONS** football cuir **9 95 S.U.I.R.S.** cyclistes cuir  
**JANTS** boxe **9 95 SWEATER** belle laine  
belle peau  
Patins à roulettes et Costumes 25 fr.  
**IMS P ERRE** 102, Fg Montmartre (cœur de l'Auto).  
102, avenue Malakoff (Porte-Mahiot).  
Paris. Cat. sports et militaires éco. Meilleur marché du monde.

**SAVON TRIGAP**  
SANS RIVAL  
COIN BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

Le gérant : VICTOR LAMV'RGAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

Paraît aujourd'hui :

## LE LAROUSSE MENSUEL

L'altitude des représentants diplomatiques en temps de guerre est l'une des questions de droit international public que la configuration européenne actuelle a soulevées avec le plus d'acuité. Non sans, en effet, ont été, au cours des hostilités, les couillots auxquels a donné naissance la conduite des délégués des empires centraux, et le moment était bien choisi pour renouer le public sur les *Décors des Agents diplomatiques*. C'est dans son numéro d'avril que le *Larousse mensuel* consacre à cette importante question une étude substantielle et documentée, accompagnée de nombreux exemples encore présents à toutes les mémoires. Sans pouvoir énumérer tous les autres articles parus dans ce numéro, nous nous bornerons à mentionner les remarquables travaux sur les *Comitadys*, l'*Île de Corfou*, la *Guerre de 1914-1916*, l'*impôt général sur le revenu* (avec exemples et tableau), la *Monnaie de guerre*, l'*Eglise des Sculzi*, la *Télégraphie*, etc., etc. Ce numéro, illustré de 60 gravures, contient en outre des cartes des opérations militaires, ainsi que deux superbes pages hors texte reproduisant avec des images de la Guerre, la célèbre *Fresque de J. R. Tiepolo*, à Venise. (Le numéro : 50 centimes).

## LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, PARIS 6<sup>e</sup> (chez tous les libraires et dans les gares).

**SAVON** blanc de Marseille, caisse 60 k. 80 fr. ; caisse 120 k. 115 fr., franco toutes gares c. rembour. A. B. Case, 47, Capucines, Marseille.



### Collectionneurs !

**DEMANDEZ TOUS** le prix-courant gratis des **Timbres-poste de Guerre** à **Théodore CHAMPION** 13, rue Drauot, Paris

**LES CÉLÈBRES** VERRES ISOMÉTRIQUES **FISCHER** VOIR PLUS CLAIR PLUS NET SANS FATIGUE  
**12, B<sup>o</sup> DES CAPUCINES** Réparations immédiates

# SAMARITAINNE

**Lundi 3 Avril**  
et Jours suivants  
**NOUVEAUTÉS d'ÉTÉ**



**BLOUSE** en crêpe de Chine tout soie, marine, vieux bleu, del. rose, gris, crème ou noir. Jours et boutons noirs. Entièrement terminée... **12<sup>fr.</sup>**

Occasions spéciales à tous les Comptoirs.



**COSTUME TAILLEUR** taffetas sole, noir, pèrues et jupe cintrée velours noir. Jaquette doublée palette **55<sup>fr.</sup>**  
**CHAPEAU** paille et ruban... **9 75**

**VÊTEMENT** très ample, en beau drap mouton 20. noir ou marine. Longueur 105. **19<sup>fr.</sup>**  
**CHAPEAU** paille fantaisie. A la Samaritaine... **8 90**

Les Magasins SERONT OUVERTS le DIMANCHE AVANT PAQUES 16 AVRIL.



# QUELQUES "A-COTÉ" PITTORESQUES DE SALONIQUE



L'ENTRÉE DU CAMP DES MECANICIENS ANGLAIS



QUI AURA LE SOU?



DANS UNE RUE DE SALONIQUE



ARRIVÉE DE LA VIANDE FRIGORIFIÉE



LE CAMP HINDOU



UNE PARTIE DE FOOT-BALL



LE JARDIN AUTOUR DES TENTES



UNE CLOTURE FAITE AVEC DES BIDONS D'ESSENCE

L'album de « Salonique anecdotique » s'enrichit de jour en jour. C'est ainsi que les troupes britanniques ont arrangé à l'entrée de leur camp un petit jardin qui va leur donner des fleurs, que les jeunes Grecs se familiarisent de plus en plus avec les troupiers et que les Indiens récemment arrivés mêlent leurs notes de couleurs et les détails de leur vie originale aux accents pittoresques que viennent d'apporter dans le camp les Australiens et les Serbes.